

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 16 de chaque mois)
 France... Un an, 33 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-41, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

L'anniversaire de l'Yser. — Un glorieux drapeau belge



La magnifique fête qui a eu lieu dimanche dernier au Havre, et dont nous avons rendu compte, a comporté plus d'un noble épisode, parmi lesquels le défilé du détachement du 12^e régiment d'infanterie belge, qui, il y a deux ans, se couvrit de gloire sur les bords de l'Yser. Quand le drapeau passa devant la foule, une poignante émotion étreignit tous les spectateurs, qui sa-
 luèrent avec une particulière vénération l'étendard en lequel se synthétise le plus pur de la grande âme belge.

(Phot. de notre envoyé spécial.)

ÉVOICATIONS

En ces jours de funèbre remembrance où tant de mères, de veuves, de sœurs, de fiancées pleurent sur les tombes réelles ou commémoratives de nos héroïques soldats, je songe à ceux, vaillants aussi, qui sont venus des lointains pays étrangers, qui sont morts pour la France, qui ont mêlé leurs os à la terre française et que personne ne visitera.

Et je les vois tels qu'ils ont défilé le 14 juillet dans les rues de Paris : Écossais des *highlands* avec leurs genoux robustes de montagnards et leur petite jupe de danseuse, marchant au son de la cornemuse; Africains, troupes bronzées ou noires, avec de nobles têtes de guerrier ou de bonnes billes d'enfant rieur; Russes, qui avançaient pesamment en chantant une triste mélodie, et qui ont l'air, dans leurs uniformes vert clair — tant ils sont sveltes et forts — d'une jeune forêt en marche. Et derrière venaient, peuple de pygmées après un peuple de géants, les tirailleurs annamites et tonkinois, les petits *lintap* de l'Indochine dont le visage se confond avec leur costume kaki et dont les pieds battent mollement la poussière, comme des pieds de femme...

Que sont-ils devenus? Combien d'entre eux, qui si gaiement ont traversé Paris, appartiennent encore au monde des vivants? Combien dorment déjà du divin sommeil de la gloire dans la douloureuse et maternelle terre de France, qui est devenue, de par cette guerre, un gigantesque et universel carrefour des races?

O tombes étrangères, ô tombes solitaires, je songe à vous en ce froid jour pluvieux, et vous me glacez le cœur. Et je vous revois, cimetière d'Écosse, blotti contre votre église et dominant le lac limpide qu'entoure une couronne de chardons bleus! On ne s'agenouille pas sur vos tombes, on prie debout; mais tous les dimanches vous entendez l'harmonium accompagner les doux chorals, et, à la sortie des offices, vous voyez venir les blondes, minces filles aux yeux limpides comme le lac et qui déposent des chardons bleus sur vos pierres tombales.

O Kate, ô Molly, ô Minny dear! pourquoi ne venez-vous pas déposer sur le tertre du cornemusier la fleur de l'Écosse et le son de votre voix?

Et comme il est couché bas, bas, le soldat des « hauts pays »!

Et vous, ô combattants slaves, jeunes gens au regard d'opale, vous que couvre, quand vous reposez dans les steppes, le léger linceul des neiges, comme la boue de la Somme et de la Meuse doit peser à votre rêve mystique! Sait-on seulement, dans l'*isba* de l'Ukraine, que votre âme s'est envolée, s'est envolée comme une hirondelle, par le créneau de la tranchée, et qu'elle plane dans l'espace, pauvre âme, jusqu'à ce que les prières orthodoxes l'apaisent?

On n'a point allumé la lampe d'icône à votre chevet; on n'a mis dans votre main transie ni le billet de paradis, ni la rose de Jéricho que votre aïeule a apportée de Jérusalem! Vous n'avez pas revêtu non plus votre chemise de mort et votre bonnet de mort, sanctifiés au Sépulcre du Christ, et sur lesquels a coulé la cire vierge des cierges du Feu Sacré.

Mon Dieu! mon Dieu! comme vous voilà seuls, dans ce sol inconnu, grands gars nés aux petits noms charmants: Sacha, Iléa, Kolja, vous que la *matouchka* a tant bercés sur ses genoux, alors que, frémissants, vous écoutiez au dehors rugir la Volga et hurler les loups!

Maintenant c'est le canon que vous entendez et qui berce votre songe éternel. Mais vous savez que c'est là le chant de la résurrection, la résurrection de votre chère et sainte Russie, que vous rachetez avec les flots de votre sang versé pour un commun ennemi.

Et vous, enfants de la « plus grande France », guerriers africains, fils de l'Islam, vous dont les cimetières musulmans se chauffent comme des lézards au soleil sur les collines, ne grelottez-vous pas dans vos couchettes détrempées, ne claquez-vous pas des dents? Ah! comme vous devez regretter la flûte du chevrier et les chèvres qui broutent le thym sauvage entre les pierres disjointes, et qui font avec leurs sabots un bruit de castagnettes autour de votre sommeil! Et Aïcha, elle non plus, ne viendra pas agiter ses bracelets autour de vous, ni verser, de ses petites mains rougies de henné, l'huile de rose sur votre stèle capitale!...

Mais c'est vous, surtout, qui m'attendrissez, tirailleurs annamites, petits *lintap* de l'Indochine, vous qui avez coupé, pour venir en France, votre longue chevelure de femme et qui avez échangé votre chapeau à ruban contre un béret d'alpiniste!

Où êtes-vous couchés maintenant? A vous, je sais, la boue ne pèse pas, ni la solitude. N'ai-je pas vu, autrefois, vos tombes isolées, érigées dans des rizières et des marécages, érigées en forme de grands sphinx sans tête, car, sages

parmi les sages, vous savez impénétrable l'ultime mystère.

Vous, c'est votre cercueil que vous pleurez, votre cercueil en bois de teck, laqué or et vermillon et orné du signe du Néant, votre cercueil que vous avez acquis sapèque par sapèque, avec vos économies et qui, meuble de luxe, attend dans votre cagnia, l'heure fatidique. Et puis, a-t-on inscrit votre nom sur la tablette des ancêtres, suspendue au-dessus de l'autel familial, et qui permet à votre présence constante et invisible de participer à notre vie domestique et de vous manifester dans la légère fumée bleue qui s'envole des bâtonnets odorants?

Et elle, la petite épouse, la *congay*, vient-elle faire des *tchin-tchin*, se courber en deux, exécuter des *lays*, miauler des prières et des invocations devant ton ombre débonnaire, ô frère guerrier jaune, petit *lintap* annamite enterré dans le si lointain pays de France?

O tombes étrangères, ô tombes solitaires, ô tombes que personne ne visitera, comme vous me glacez le cœur!

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

Lors de la belle offensive qui nous a rendu le fort de Douaumont et a repoussé en somme les Allemands sur les positions qu'ils occupaient devant Verdun au début de mars, nos pertes ont été minimes: là-dessus les documents officiels concordent absolument avec les lettres des combattants qui ont pris part à ce glorieux fait d'armes. Ces lettres insistent sur deux points: l'efficacité du tir de l'artillerie qui a permis d'obtenir ce succès au moindre prix; et la joie des Allemands parvenus — enfin! — à nos lignes, pour se constituer prisonniers. « Ils dansaient de joie en arrivant », écrit un de mes correspondants. « Ils étaient fous d'une joie affreuse », dit un autre.

Un troisième ajoute ingénument: « Nous avons été épatés quand on nous a dit que l'objectif avait été atteint, et qu'il fallait s'arrêter. »

Tout cela est fort bon, tout cela est magnifique et encourageant. Toutefois il ne faudrait point, malgré tout, se dissimuler la rudesse de la tâche de nos braves soldats. Il faisait très froid ces jours-là autour de Verdun. Il fallut organiser pour la défense les milliers de trous d'obus que notre artillerie venait de creuser, et que la pluie déjà remplissait d'eau glacée. Les doigts gelaient sur les outils, les hommes s'engourdissaient: et ils ont passé là deux nuits et un jour avant de pouvoir être relevés.

Il y a eu pas mal de pieds gelés... J'espère que la censure me permettra de le révéler. Car mon seul but, en disant ces choses, est d'arriver à ceci: il me semble que, cet automne, je vois moins de femmes actives et généreuses que l'année dernière s'empressant à tricoter des vêtements chauds, des chaussettes de laine pour nos soldats. Quelles reprennent l'aiguille et la pelote, on doit les en adjoindre. L'hiver s'annonce rigoureux. Autour de Verdun il est déjà venu. Sur le front de la Somme, la température ne doit pas être beaucoup moins basse.

Des tricots et des chaussettes, s'il vous plaît, et le plus possible! Telle est mon humble requête.

Pierre Mille.

M. Camille Saint-Saëns ne veut pas qu'après la guerre M. Gémier monte sur son théâtre des pièces de William Shakespeare. On se souvient des arguments véhéments que l'auteur d'*Ascanio* éleva contre l'auteur de *Tristan et Yseult*. La question Wagner fut posée avec une mâle force par le maître français, et l'on put comprendre que le patriotisme de M. Saint-Saëns — qui est l'un des plus indiscutables du temps présent — le menât jusqu'à voir en le musicien de Bayreuth plus encore le signataire d'*Une Capitulation* que le « Tondichter » de Parsifal.

Mais Shakespeare? Le grand Will, que nous sachions, n'a rien écrit de particulièrement méchant sur la France et les Français. Verdi, qui était un allié avant la lettre, et un Français de naissance, a illustré d'accents immortels le texte d'*Othello*. Et M. Ambroise Thomas a écrit un *Hamlet* en son temps. Que M. Saint-Saëns ne soit pas inspiré par le *Roi Lear*, cela reste dans les possibilités humaines, mais on se perd en conjectures devant une antipathie si sévère qui songe à nous priver de spec-

tacles dont la beauté ne fut jamais contestée quo par Voltaire, d'ordinaire meilleur juge.

Faisons des vœux pour que notre grand compositeur national pardonne un jour à Ophélie, à Portia et à Desdemone...

Modes du vieux temps!

On sait que nos pères attachaient des anneaux aux nageoires des carpes, afin de pouvoir calculer leur âge.

Voici qu'aujourd'hui plusieurs anneaux d'argent, portant la date de 1914-1916, viennent d'être fixés aux nageoires des carpillons, dans les bassins de plusieurs châteaux de la Loire. Ainsi, le souvenir de la guerre y demeurera vivant jusqu'au fond de l'eau!

Mais pourquoi Versailles et Fontainebleau ne ressusciteraient-ils pas à leur tour cette vieille mode? Des carpes de Fontainebleau qui rappelleraient la grande guerre seraient sûrement aimées et vénérées de nos descendants, à l'égal de leurs aïeules.

Les Canadiens, si la paix est signée, célébreront, l'an prochain, en des fêtes magnifiques, où la France sera, bien entendu, invitée et choyée, le troisième centenaire du jour où, premier fermier en ce pays, un pharmacien parisien, Louis Hébert, s'installa — c'était au mois d'août 1617 — dans les bois vierges qui sont aujourd'hui occupés par la cathédrale et le haut quartier de Québec. C'est là que, ayant apporté des fruits de France, notre compatriote commença des cultures qui bientôt l'enrichirent et incitèrent vite de nombreux Français à suivre son exemple.

Mais la paix sera-t-elle signée, en août 1917?

MEDAILLON

Permissionnaires

Un coup de sifflet bref et, dans un grondement de tonnerre qui fait vibrer le hall, fusant, haletant, crissant, le train entre et s'arrête dans une grande gare de Paris. Des wagons vite ouverts, une véritable mer de bleu horizon déferle, s'épand, et des permissionnaires de tous âges, de tous grades et de tous corps s'empressent vers les portillons de sortie. Le flot canalisé s'étrangle, ondule, roule, puis, sur le grand trottoir latéral, des groupes se forment, se dissocient, se reforment dans un brouhaha joyeux, où se mêle, à présent, la voix plus douce des présences féminines.

À côté d'un sergent grisonnant, décoré de la croix de guerre, marche un tout jeune lieutenant de vingt ans, sur la poitrine duquel pendent Légion d'honneur et croix de guerre. Il y a tant de fierté tendre dans les yeux du sous-officier et tant d'affection respectueuse dans ceux du lieutenant, quand leurs regards se croisent, qu'immédiatement s'affirme le lien indissoluble qui unit ces deux êtres. Un peu de curiosité les entoure, les suit... Qui sont-ils?...

Cependant, c'est la ruée des soldats vers les bureaux du commissaire de gare pour le visa des permissions; ce sont des appels, des rires, des courses vers la sortie, puis des protestations, parce que la porte à laquelle se présentent les hommes est, justement, celle qui leur est interdite... Leur permission visée, le vieux sergent et le jeune lieutenant se retrouvent côte à côte, et, parce que l'officier s'est arrêté et s'attarde, amusé par ce grouillement pittoresque qui met une vie intense dans la gare, le sergent interpelle l'officier et, avec une autorité que ne lui confère pas son grade, il lance:

— Dis donc, mon lieutenant...

— Qui a-t-il, papa?

— Ne musardons pas, mon petit, ta mère doit nous attendre!... — FERNAND SEMADA.

Après la Somme, la moustache est la grande question à l'ordre du jour de l'armée.

Une récente circulaire ministérielle a tranché cette question.

Il s'agit surtout du port de la moustache « à la Charlot »: juste deux petits blaireaux sous les narines.

Quelques officiers ont interdit ce genre, les uns prétextant simplement qu'il était ridicule, voire clownesque; les autres assurant — et cela est infiniment plus grave — que la moustache à la Charlot est une mode allemande, d'où protestations, scissions, etc.

J'en ai voulu avoir le cœur net. Je connais Charlie Chaplin. Je lui ai télégraphié:

« Votre moustache est-elle allemande, germano-américaine ou américaine pure? Bonne renommée de plusieurs milliers de soldats français en péril. »

Charlot répondit à mon télégramme. Il ne répondit qu'un mot: « Postiche. »

À présent, charlottiers ou anticharlottiers, continuez de vous disputer, de vous autoriser ou de vous interdire la moustache à la Charlie Chaplin...

Le Veilleur.

CROQUIS

LE CLOWN

— Hello... Mossieu Auguste, volez-vous travailler?

— No, Mossieu... je ne veux pas travailler... je veux joer avec mon ami, moa...

Et bras dessus, bras dessous, les deux clowns traversent la piste. L'un est tout blanc, tout blanc avec, sur son costume broché, rutilant, magnifique, le soleil, la lune et les étoiles qui se détachent en paillettes scintillantes; l'autre a une bonne figure rougeaude surmontée de cheveux verts, un veston démesurément long, un pantalon outrageusement large.

Et du haut en bas du cirque, c'est brusquement un rire, un rire léger et bon enfant qui grandit, grossit et s'amplifie indéfiniment devant le sérieux imperturbable des deux artistes. Une seconde peut-être la salle se reprend, mais en entendant le dialogue inracontable et fantaisiste d'Auguste et de son acolyte, de nouveau la salle est emportée, et c'est maintenant une hilarité fantastique que rien désormais ne pourra arrêter...

...Car l'autre jeudi mes neveux m'ont conduit au cirque, et avec eux, avec toute la salle, avec toutes les ouvreuses et le directeur même qui, pourtant, doit être blasé sur ces scènes, j'ai ri. J'ai ri comme jamais je n'avais ri depuis deux ans. J'ai ri comme je croyais ne plus jamais pouvoir rire et, comme moi, le public entier a été entraîné dans une saine gaieté à laquelle nul ne peut échapper.

Cependant, dans l'arène, les clowns, habitués à la joie qu'ils déclenchent irrésistiblement, continuaient leur « numéro ». L'un est le malin, le finaud qui veut mystifier son compagnon, l'autre est le niais stupide et maladroit qui, dans un bégaiement d'un comique parfait, laisse croire jusqu'au dernier instant qu'il est dupe de son partenaire, mais qui, par un effet inattendu, le mystifie lui-même pour terminer la scène.

Et la salle de rire encore, d'applaudir, de trépigner. Ce n'est plus de la joie, c'est l'oubli de tout, c'est de l'anesthésie, du bonheur presque.

...Je connais depuis longtemps les deux artistes dont la mission est de chasser pour un instant de l'esprit de leurs spectateurs les angoisses infinies que nous connaissons tous. A l'entr'acte, je frappai à leur loge.

Les deux clowns avaient quitté leurs amusants costumes, et maintenant, en civil, c'étaient deux simples hommes. Je ne pus leur cacher le plaisir qu'ils m'avaient causé et je les félicitai de savoir — par des moyens si simples — faire pâmer une salle entière. Et puis nous parlâmes de l'avant-guerre, car depuis la mobilisation je ne les avais revus.

— Vous avez bien connu mes enfants, vous, me demanda l'Auguste. Ils faisaient ici tous les quatre du trapeze, et vous les avez maintes fois applaudis. Eh bien! Marco, mon aîné, a dû être amputé d'un bras... tout de suite au début, à la Marne; le second est dans les tranchées, quelque part par là dans la Somme; Filippo est en route pour Salonique; quant à mon plus jeune... classe 15, monsieur... il est tombé voici bientôt trois mois... Verdun!

Et le pauvre homme éclata en sanglots.

...Je suis retourné au cirque, j'ai revu les deux bouffons, j'ai entendu de nouveau la salle jubiler de gaieté, mais c'est seulement cette seconde fois que j'ai compris tout ce qu'il pouvait y avoir d'héroïsme et de force morale dans le simple travail d'un clown.

Et je dois avouer que je n'ai plus ri.

Sheridan.

Le "Bremen" et le "Deutschland-Weser" sont bien perdus

BALE, 30 octobre. — La *National Zeitung* apprend d'une source digne de foi que, contrairement à la version généralement reçue, le premier sous-marin allemand de commerce qui entreprit le voyage d'Amérique n'est pas le *Deutschland*, mais le *Bremen*; ce submersible n'est ni arrivé en Amérique, ni rentré à son port d'attache.

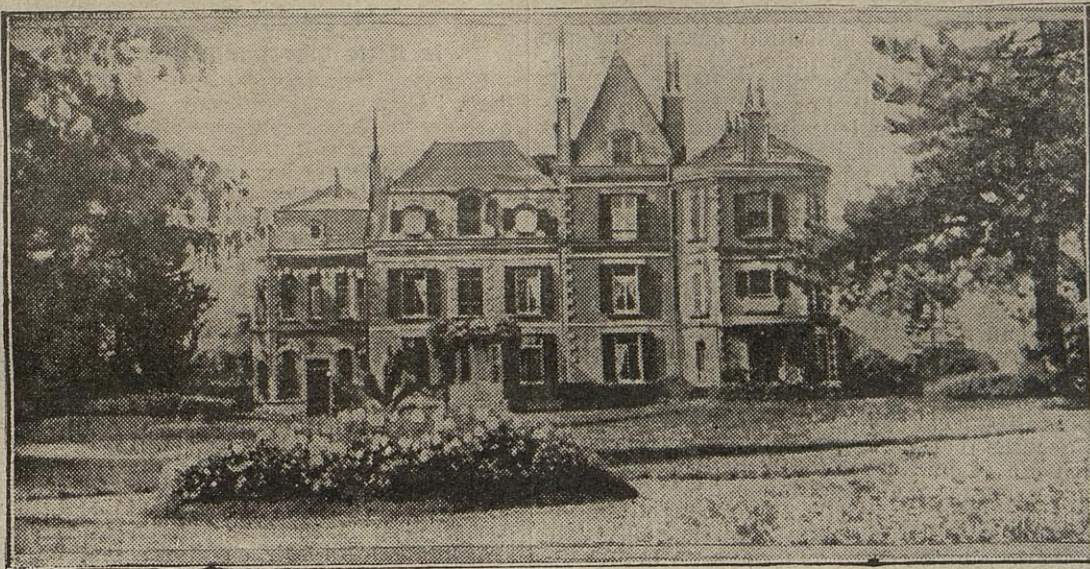
Ce fut ensuite le tour du *Deutschland* qui prit la mer en juin dernier; on sait qu'il arriva et qu'il revint sain et sauf à l'embouchure de la Weser. S'affublant alors de ce nom de *Weser*, le *Deutschland* entreprit un nouveau voyage au commencement de septembre. Comme il ne donnait pas de ses nouvelles, on envoya l'*U-53* à sa recherche; mais l'*U-53*, dont on connaît les exploits au large des côtes américaines, ne put retrouver la trace du submersible.

Voir en Dernière Heure :
Un vapeur grec coulé

LA SITUATION MILITAIRE

Au nord de la Somme, nous progressons au delà de Sailly Les Allemands contre-attaquent vers la Maisonnnette

LES ROUMAINS POURSUIVENT LEUR SUCCÈS DANS LA PASSE DE VULKAN



La Maisonnnette, près Biaches

Les opérations ont repris une certaine activité sur les deux rives de la Somme. Au nord, nos troupes ont enlevé un système de tranchées au nord-ouest de Sailly, par delà la cote que notre communiqué du 23 octobre qualifiait de cote 128, mais qui figure sur la carte de l'état-major sous le chiffre 123. En même temps, une attaque faite dans le village même nous a permis d'approcher de l'église, sur le chemin transversal qui relie Sailly à Saillisel. Ces actions appuient et prolongent la progression des forces britanniques à l'est et au nord-est de Lesbœufs, en direction du Transloy.

Au sud de la Somme, l'ennemi a dirigé des attaques répétées contre nos positions de la Maisonnnette, récemment consolidées par la conquête du bois Blaise, entre la Maisonnnette et Biaches. Ces attaques ont pour objet de dégager Barleux, que nous commençons à déborder à la fois au nord, par la Maisonnnette, et au sud, par Berny et Genermont. Elles sont encore loin du but, car les Allemands sont parvenus à nous déloger des bâtiments de la ferme bâtie au revers de la colline, mais nous restons établis sur l'autre pente, jusqu'au sommet, qui porte la cote 97.

En Macédoine, les Serbes exploitent le succès remporté avant-hier à leur aile gauche, dans la boucle de la Cerna, en liaison avec les troupes françaises qui ont enlevé le village de Gardilovo. Ils ont engagé l'action au nord de Velieselo, appuyés par notre artillerie, vers Baldenci. La lutte d'artillerie continue avec violence au sud de Monastir et fait présager une reprise des attaques aussitôt que le temps deviendra favorable.

Aucune action n'est signalée en Dobroudja. Ce temps d'arrêt était à prévoir, car l'armée de Mackensen traîne avec elle un matériel qui lui est indispensable et dont le transport par les mauvais chemins de la Dobroudja ne peut se faire que lentement. C'est là un avantage sé-

rieux pour la défense, qui trouve le temps de s'organiser sur les positions de repli.

En Transylvanie, l'échec subi par l'ennemi dans la passe de Vulkan, ou du Jiu, ou encore de Sturduk, est devenu assez sérieux pour que les Austro-Allemands en fassent l'aveu : « Un de nos groupes de combat, disent-ils, a été refoulé de quelques kilomètres en arrière ». La situation est sans changement sur le reste du front, sauf au sud de la passe de Torzburg, où nos alliés ont encore accompli quelques progrès à leur aile gauche.

Jean Villars.



LE GÉNÉRAL BELAYEFF

ancien chef d'état-major russe, ancien chef de la mission militaire au quartier général français, commandant en chef des contingents russes qui opèrent en Roumanie.

DANS L'ATTENTE DE LA NOTE NORVÉGIENNE

L'Allemagne torpille et plaide

La réponse du gouvernement norvégien à la protestation, ou plutôt à la note comminatoire de l'Allemagne, sur la question de la navigation sous-marine, est attendue à Berlin d'un moment à l'autre. Il n'est pas douteux que cette réponse sera empreinte de fermeté. La Norvège a été provoquée, lésée dans ses droits, frappée dans ses intérêts. Les Allemands prétendent disposer de ses fjords et, par surcroît, coulent ses navires. La Norvège est clairement plaignante et victime, et l'excellence de sa cause est aussi évidente que sa résolution de ne supporter ni les vexations ni la tyrannie.

Chose remarquable, l'Allemagne, après avoir menacé la Norvège, après avoir cherché à l'intimider, et tout en continuant à publier le « tableau » quotidien des bâtiments torpillés ou

jours, un langage nouveau. Elle ergote, elle épilogue, et les journaux sont remplis de discussions pseudo-juridiques sur le bien-fondé de la thèse norvégienne.

Or, le traitement que la Norvège impose aux sous-marins belligérants est celui que la Suède, il y a quelques mois, avait décidé de leur appliquer. Et comme ce règlement gênait les Allemands dans la Baltique, l'Allemagne — on ne saurait penser à tout — l'avait hautement approuvé. Aujourd'hui qu'il se retourne contre elle, parce qu'il interdit à ses submersibles le séjour dans les eaux norvégiennes, les Allemands le trouvent contraire au droit international. Ils se sentent donc, malgré leur cynisme, assez embarrassés pour conduire leur discussion. Ils se rabattent sur des à-côtés. Ils font état de telle

Ou bien, ils invoquent les circonstances atténuantes. Ils insinuent que, s'ils causent des dommages à la Norvège, c'est involontairement et parce que le malheur de la géographie expose la flotte de commerce norvégienne à recevoir les éclaboussures de la guerre sous-marine généralisée. Enfin même, ils soutiennent hardiment que ce sont les Norvégiens qui ont commencé en favorisant la contrebande de guerre au profit des Alliés.

Ainsi toutes les défaites et toutes les excuses sont bonnes. C'est le signe que l'Allemagne serait disposée à plaider l'affaire norvégienne si elle a lieu de craindre que l'intimidation ne réussisse pas.

La cause de cette hésitation paraît être que le recours à la manière forte a été loin de produire dans le monde scandinave l'effet que l'Allemagne en attendait. Les peuples de Scandinavie ont senti que leur indépendance économique et politique était menacée. Et voilà que la Suède, après une période de tension dans ses rapports commerciaux avec l'Angleterre, est sur le point de régler la situation à l'amiable dans une importante conférence à laquelle prendront part des délégués français. La presse allemande constate avec déplaisir que les sympathies des Suédois pour l'Allemagne s'affaiblissent en même temps que la confiance dans la victoire des Empires du Centre décroît. Elle observe aussi que la solidarité scandinave, affirmée par les trois congrès qui se sont tenus depuis 1914, n'est pas un vain mot. Par exemple, les accords d'après lesquels il semble bien que la Suède et la Norvège se soient garantis, en cas de danger, la surveillance de leurs frontières terrestres respectives, ne peuvent manquer d'avertir les Allemands qu'ils courent le risque de réunir contre eux, dans un même intérêt, la péninsule scandinave, — ce qui les priverait d'une de leurs dernières sources de ravitaillement.

Il paraît donc probable que l'Allemagne va chercher à ne pas donner un caractère immédiatement critique à son conflit avec la Norvège et à le faire traîner dans les longueurs des discussions de droit. Mais comme, cependant, pour masquer son recul, elle continuera la guerre de piraterie dont la flotte norvégienne a si gravement à souffrir, c'est à la Norvège qu'il appartiendra de dire si un pareil état de choses peut impunément se prolonger.

Jacques Bainville.

La Norvège prépare sa réponse à la note allemande

LONDRES, 30 octobre. — D'après une dépêche de Christiania au *Times*, la note adressée par l'Allemagne à la Norvège le 20 octobre n'a aucunement la forme d'un ultimatum.

A l'occasion de la réponse à donner à cette note, le gouvernement norvégien a conféré avec le président du Storting et avec les chefs des groupes conservateur et socialiste du Parlement.

D'autre part, suivant le correspondant du *Times* à Stockholm, l'opinion publique en Suède partage l'indignation causée en Norvège par la campagne sous-marine allemande, bien que les pertes infligées par les sous-marins à la marine marchande suédoise soient faibles en comparaison des pertes de la Norvège. Les Suédois font remarquer que les dispositions promulguées par le gouvernement norvégien le 13 octobre et tendant à interdire l'accès des eaux territoriales norvégiennes aux sous-marins étrangers sont à peu près identiques aux dispositions promulguées en Suède au mois de mars et au mois de juillet derniers. La presse suédoise considère cette mesure comme parfaitement légitime pour la défense de la neutralité norvégienne et condamne unanimement l'attitude de l'Allemagne.

Une interview du ministre des Affaires étrangères suédois

LONDRES, 30 octobre. — Le correspondant du *Daily Chronicle* à Stockholm a eu une interview avec M. de Wallenberg, ministre des Affaires étrangères. « La Suède, a déclaré M. de Wallenberg, est fermement décidée à garder l'attitude de stricte neutralité qu'elle a prise depuis le commencement de la guerre. Il est cependant à remarquer que notre peuple a beaucoup plus d'affinités avec les Anglais qu'avec les Allemands. Si l'Angleterre avait, dans le passé, tenu compte de cet état de fait, les relations entre nos deux pays auraient été encore plus aisées. Heureusement nous sommes enfin arrivés à éliminer les quelques malentendus qui ont parfois rendu difficile une entente parfaite.

» Déjà, le Parlement a voté les crédits nécessaires à l'étude du projet de communications maritimes plus rapides entre l'Angleterre et la Suède. N'oubliez pas pourtant que notre situation est délicate. Il nous est impossible de rompre avec l'Allemagne, qui nous fournit un grand nombre de denrées que l'Angleterre ne peut pas nous envoyer. On a tort de croire que nous exportons de grandes quantités de marchandises en Allemagne. Nos envois ne sont presque pour rien en comparaison des

grands besoins de la Confédération germanique. » En examinant ensuite la situation commerciale et économique de la Suède, M. de Wallenberg s'est exprimé en ces termes :

« Je peux vous affirmer que si quelques-uns de nos commerçants et industriels (spécialement ceux qui s'occupent de la marine marchande) ont pu gagner quelque argent, la majorité a subi des préjudices énormes par suite des restrictions à l'importation. Nombre d'industriels ont été obligés de limiter leur production. Le prix des matières premières s'est élevé dans des proportions inquiétantes. Il serait très avantageux pour la Suède que la guerre prenne fin au plus tôt. » (Radio.)

Le Canada reconstruira la flotte marchande norvégienne

LONDRES, 30 octobre. — Selon l'*Evening Standard*, l'Allemagne ayant refusé de laisser réparer avec des matériaux d'origine allemande les navires norvégiens qui se trouvent dans les ports des Pays-Bas, les armateurs norvégiens se sont adressés au Canada. Les chantiers du Canada, surtout ceux du Pacifique, ont reçu un grand développement, et ils ont entrepris la reconstruction de la marine marchande norvégienne au prix de 100 millions de francs. Les contrats préliminaires s'élèvent à 17 millions de francs.

Boelke, "l'as" allemand, est mort

Il s'est tué dans une collision avec un autre pilote

BERNE, 30 octobre. — Le capitaine Boelke, qui prenait part le 28 octobre à un combat aérien, s'est tué samedi soir en atterrissant en arrière des lignes allemandes, son appareil étant entré en collision avec un autre avion.

D'après les communiqués allemands, cet aviateur avait abattu, la veille de sa mort, son quarantième avion ennemi et détenait le record de l'aviation militaire.

La mort de l'aviateur Boelke a été annoncée à Guillaume II au cours du lunch que l'empereur avait offert au maréchal Hindenburg au château de Bellevue.

La nouvelle fit sur tous les assistants une im-



LE CAPITAIN BOELKE

pression profonde. Le kaiser, qui avait vu Boelke quelques jours auparavant sur le front occidental, en fut particulièrement touché.

On rappelle à ce propos que l'aviateur Boelke avait demandé récemment à être envoyé sur le front oriental en raison de son désaccord avec le prince Ruprecht de Bavière.

Le kaiser refusa alors d'accorder ce changement parce qu'il savait que Boelke était considéré comme la mascotte des aviateurs allemands. Le capitaine aviateur Oswald Boelke avait été formé à l'Ecole de Johannisthal.

Il avait été envoyé sur le front occidental au mois de février 1915 avec le grade de sous-lieutenant. Lieutenant en mars 1916, capitaine en mai, il avait reçu l'ordre « Pour le Mérite » le 14 janvier 1916, en même temps que l'aviateur Immelmann, qui fut tué le 18 juillet.

A la manière de Gessler

LONDRES, 30 octobre. — Suivant des informations parvenues de Suisse, le gouverneur militaire de la Pologne russe a publié récemment un décret enjoignant à toutes les femmes et jeunes filles polonaises de saluer, par une inclination de tête, les officiers allemands et tous les Allemands ayant une situation officielle correspondant à un grade dans l'armée.

La désobéissance à cet ordre exposera les coupables à des peines d'arrêt et d'amende. (Radio.)

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 30 Octobre (820^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nos troupes ont enlevé un système de tranchées ennemies **AU NORD-OUEST DE SAILLY-SAILLISSEL**. Une autre opération vivement menée nous a permis de progresser **A L'EST VERS SAILLISSEL**. Une soixantaine de prisonniers sont restés entre nos mains.

AU SUD DE LA SOMME, les Allemands ont multiplié cette nuit les attaques, précédées de bombardements intenses, sur nos positions **DEPUIS BACHES JUSQU'AU SUD DE LA MAISONNETTE**. Repoussés à plusieurs reprises avec des pertes sévères, l'ennemi, au cours d'une dernière tentative extrêmement violente, a réussi à pénétrer dans des éléments de notre tranchée de première ligne, **AU NORD DE LA MAISONNETTE**, et à prendre pied dans les bâtiments de cette ferme. Tous ses efforts pour nous rejeter de la croupe 97 ont été brisés par nos feux.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, la lutte d'artillerie se poursuit sur l'ensemble du front, moins vive néanmoins **DANS LA REGION DE DOUAUMONT**. Aucune action d'infanterie.

Partout ailleurs, nuit calme.

Conformément à leur habitude, pour se venger de leur défaite à Verdun, les Allemands ont dirigé sur la ville de **REIMS** un bombardement violent. Il y a eu quelques victimes dans la population civile.

23 HEURES.

AU SUD DE LA SOMME, continuation de la lutte d'artillerie **DANS LA REGION DE LA MAISONNETTE**. Aucune action d'infanterie.

SUR LE FRONT DE VERDUN, on ne signale que des bombardements assez violents, **DANS LES SECTEURS HAUDROMONT-DOUAUMONT ET BOIS FUMIN-LE CHENOIS**.

Le mauvais temps continue à gêner les opérations sur l'ensemble du front.

Les communiqués britanniques

10 HEURES 30.

La pluie continue de tomber avec force. Aucun événement important à signaler **AU SUD DE L'ANCRE**.

Deux coups de main ont été dirigés avec succès, au cours de la nuit, contre les tranchées **A L'OUEST DE WYTSCHAETE ET A L'EST DE BOESINGHE**.

L'ennemi a subi des pertes considérables et nous avons ramené un certain nombre de prisonniers.

VERS LE CANAL DE LA BASSEE, des bombes ont été jetées par nous sur des groupes de travailleurs qui ont éprouvé de fortes pertes.

21 HEURES 30.

Rien à signaler au sud de l'Ancre. Au cours de la journée, nous avons bombardé **EAUMONT-HAMEL**.

L'artillerie ennemie a montré aujourd'hui une grande activité **DANS LES SECTEURS D'HEBUTERNE ET D'AUCHY**. Hier, l'activité aérienne s'est trouvée ralentie par les conditions atmosphériques défavorables. Un avion allemand a été vu tombant en flammes.

Communiqué belge

Au cours de la nuit et de la matinée du 30 octobre, vive lutte de bombes **DANS LA REGION DE BOESINGHE ET DE STEENSTRAETE**.

Communiqués de l'armée d'Orient

DANS LA REGION DE LA CERNIA et à notre aile gauche, la lutte d'artillerie continue avec violence.

AU NORD DE VELISELO, les Serbes, appuyés par l'artillerie française, ont livré de durs combats aux troupes germano-bulgares et ont marqué quelques avantages. La lutte continue avec un vif acharnement de part et d'autre.

Un avion allemand a été abattu dans nos lignes.

COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE

FRONT DE DOIRAN. — Nos troupes ont infligé des pertes considérables aux Bulgares-Allemands au nord-est de Mackhevo, dans la nuit du 28 octobre, après une préparation d'artillerie.

Des avions ennemis ont été descendus au nord du lac de Doiran.

FRONT DE LA STROUMA. — Nos aviateurs ont bombardé avec succès un parc de train des équipages ennemi, à l'ouest de Denir-Hissar.

Nos patrouilles ont repoussé des patrouilles en-

LE ROI CONSTANTIN et l'Entente

La politique des Alliés reste immuable

Malgré les apparences, nous ne sommes pas entrés dans une nouvelle phase de nos rapports avec la Grèce : ce serait bien la cinquième ou la sixième, depuis que ce pays nous oblige à nous occuper de lui, si ce n'était toujours la même. Des relations « normales » ont repris entre les Alliés et le gouvernement d'Athènes. Qu'est-ce que cela veut dire ? Pour ne pas s'y tromper, il faut aller au fond des choses.

Maintenant, nous ne croirons pas que le roi Constantin accepte de très bon cœur une combinaison qui se décompose en ces deux termes : premièrement, il révoque les dispositions militaires qu'il a prises, il donne des garanties aux Alliés au sujet de la concentration de ses troupes en Thessalie et en Epire, il cède sur toutes les questions de contrôle et de police ; secondement, il s'engage à ne pas contrarier les adhésions au mouvement de défense nationale que dirige M. Venizelos et il reconnaît le bien-fondé du concours matériel et moral que l'Entente donne aux volontaires grecs venus à Salonique pour combattre les Allemands et les Bulgares.

Il peut sembler bizarre, à première vue, que les Alliés entretiennent également des rapports avec le gouvernement officiel d'Athènes et avec le gouvernement de Salonique. Mais les Alliés se trouvent en face d'une situation de fait qu'ils n'ont ni cherchée ni créée. Ils la prennent telle qu'elle est et, si elle est étrange, cette étrangeté tient à l'anarchie même et aux complications de l'esprit public de la Grèce.

Le premier et le dernier mot de la politique de l'Entente, c'est de laisser hors de question la neutralité hellénique, et à rendre toujours sympathie pour sympathie.

Quand le gouvernement d'Athènes veut s'accorder, on cause avec lui. Quand les habitants du Pirée, comme ils l'ont fait dimanche, portent nos marins en triomphe, on fraternise. Quand des combattants viennent se rallier à M. Venizelos, fidèle ami de l'Entente, et se joindre à l'armée de Salonique, on les accueille comme on doit accueillir des compagnons d'armes. Avec cela, nous savons toujours distinguer où sont nos véritables amis... Vue sous ce jour, la politique des Alliés en Grèce est aussi naturelle que conséquente avec ses principes. — J. B.

Le roi Constantin reçoit les ministres de l'Entente.

ATHÈNES, 30 octobre. — Le roi a reçu hier en audience les ambassadeurs d'Italie et de Russie. On assure que, au cours de l'entretien qu'il eut avec le roi, Sir Francis Elliot, ambassadeur d'Angleterre, demanda au souverain de remettre en liberté les officiers détenus pour avoir essayé de se joindre au mouvement national de Salonique.

L'amiral Dartige du Fournet a rendu visite au Conseil municipal du Pirée.

Au cours de la cérémonie, le maire a prononcé un discours, célébrant cette journée « qui restera inoubliable pour le Pirée ».

Les venizelistes saisissent et arment des bateaux austro-allemands

ATHÈNES, 30 octobre. — Les vapeurs allemands et austro-allemands réfugiés à Eloisi ont été saisis par les venizelistes qui s'en sont emparés. Des équipages formés de marins participant au mouvement national sont montés à bord de ces vapeurs. Le *Marienbad*, armé, est déjà parti pour Salonique.

Le transatlantique "Chicago" va continuer son voyage

FAYAL (Açores), 29 octobre. — Le paquebot *Chicago*, venant de Bordeaux, en route pour New-York, et qui avait un commencement d'incendie dans sa soute à charbon, avait, par mesure de précaution, fait relâche aux Açores.

L'incendie étant complètement éteint sans aucun dégât à bord, le paquebot va continuer son voyage.

L'effort maritime allemand

La préparation de l'après-guerre

L'effort maritime allemand n'est pas entièrement consacré à la guerre. Une puissante flotte marchande est en construction, destinée à l'« après-guerre » que les Allemands ne considèrent que comme une nouvelle guerre, d'ordre économique seulement.

Voici d'ailleurs une liste impressionnante des principales unités :

La Hamburg Amerika construit en ce moment le *Bismarck*, le navire le plus grand du monde, jaugeant 58.000 tonnes; le *Tirpitz*, de 30.000 tonnes, et trois autres bateaux de chacun 22.000 tonnes.

Sur les chantiers Vulkan, près de Brême, il y a actuellement en construction, tout au moins, neuf vapeurs, desquels quatre ont un tonnage de 18.000 tonnes chacun, et sont les cargo-boats les plus grands du monde.

Les chantiers de Presburg — sur lesquels on construit déjà trois grands steamers mixtes, c'est-à-dire pour passagers et pour marchandises — ont reçu la commande de deux autres steamers.

A Goestmunde on s'occupe de terminer deux vapeurs de charge (cargo-boats) de 17.000 tonnes chacun pour le service de transit par le canal de Panama.

La Compagnie Hamburg Sud Amerika construit le navire *Cap-Polonio*, équivalent du croiseur auxiliaire *Cap-Trafalgar*, amélioré.

La Norddeutscher Lloyd construit à Dantzig deux vapeurs rapides — le *Kolumbus* et l'*Hindenburg*, — de 35.000 tonnes chacun, sans en compter d'autres. En outre, le *Muchsen* et le *Zeppelin*, de 14.000 tonnes chacun, auxquels il faut en ajouter douze autres de 12.000 tonnes.

La ligne Afrika en construit six; la ligne Hansa en construit huit; la ligne Kosmos en construit dix, dont la jauge varie de 9.000 à 13.000 tonnes.

Il n'y a là rien de secret. Cette énumération vient d'être officiellement publiée dans un journal colombien, *El Comercio*, sous le titre : « La préparation navale de l'Allemagne. » Il nous paraît opportun de signaler la menace commerciale d'une flotte neuve de 62 vapeurs, avec un tonnage de près d'un million de tonnes, à laquelle s'adjoindront les navires immobilisés depuis le début des hostilités.

Le kaiser nomme un nouveau ministre de la Guerre

AMSTERDAM, 30 octobre. — Selon une dépêche officielle de Berlin, le kaiser a nommé le ministre de la Guerre de Prusse, lieutenant général Wild von Hohenhorn, au commandement d'un corps d'armée sur le théâtre occidental de la guerre.

Le général von Stein, commandant du 14^e corps



LE GÉNÉRAL WILD VON HOHENHORN

de réserve, est nommé ministre de la Guerre, en remplacement du général von Hohenhorn.

La dépêche ajoute :

« La raison de ce changement est que le ministre de la Guerre, qui décide les mesures militaires en Allemagne même, doit avoir l'expérience complète des besoins croissants d'une armée en campagne. »

LE NOUVEAU ZARATHOUSTRA

Ainsi parla Hindenburg

Un correspondant de la *Neue Freie Presse* de Vienne a été reçu par le maréchal Hindenburg et l'a longuement interviewé.

Au cours de cette entrevue le maréchal a déclaré que la situation militaire est aussi favorable qu'il est possible, et que tout continuera à aller bien.

Hindenburg-La Palisse a ajouté que la durée de la guerre dépend des adversaires de l'Allemagne :

C'est une chose ingrate, a-t-il dit, que de prophétiser. En temps de guerre surtout, il est préférable de s'en abstenir. Il est possible que l'année 1917 amène des combats qui décideront de la guerre. Je n'en sais rien, mais ce que je sais bien, c'est que nous continuerons la guerre jusqu'à la décision.

Le quartier-maître général Ludendorff, présent à l'entretien, a confirmé cette opinion sur la volonté allemande de poursuivre la guerre.

Au sujet de la paix « que tous en Autriche désirent », écrit le rédacteur de la *Neue Freie Presse*, Hindenburg déclare :

Nous la désirons tous. Je comprends donc parfaitement ce désir. Le peuple austro-hongrois a rempli, au cours de la guerre, tout son devoir ; il a fait tous les lourds sacrifices qu'il devait faire ; mais de nouveaux sacrifices sont nécessaires encore, pour que les précédents ne soient pas vains. Il y a un moyen sûr d'abrégier la guerre, c'est la volonté ferme de la terminer victorieusement. Chacun de nous, soldat ou civil, doit coopérer de toutes ses forces à la guerre et se persuader absolument qu'il n'y a pas d'autre moyen d'obtenir la paix que de faire la guerre.

Le correspondant ayant demandé si, dans la guerre actuelle, les munitions ne jouent pas un rôle prépondérant, Hindenburg répond :

Les obus ne sont pas tout ; c'est l'âme des soldats qui amène la décision dans la bataille. Certes, les munitions jouent un rôle immense dans la guerre moderne ; mais la chose principale, c'est le moral du soldat, son esprit de discipline, et nulle armée n'est plus disciplinée que la nôtre.

Le correspondant viennois posa ensuite cette question :

— Y a-t-il des chances pour que la guerre finisse par un coup décisif ?

A quoi Hindenburg répondit :

Peut-être, mais il faut attendre le développement de la situation. Sur ce point, non plus, je ne peux me prononcer catégoriquement.

Enfin, Hindenburg parla de l'armée russe et des réserves de l'Allemagne et de l'Autriche ; il affirma que la supériorité numérique ne comptait pas pour lui.

Ludendorff a repris la parole pour ajouter : « Le danger de la supériorité numérique ne compte que pour les faibles. »

Bien qu'il soit maréchal, il doit être frugal...

COPENHAGUE, 30 octobre. — Les correspondants de guerre qui ont dîné, il y a quelques jours, avec le maréchal Hindenburg et Ludendorff donnent des détails curieux sur le menu du grand état-major. Le repas fut très simple. On n'y servit que des harengs, des pommes de terre, du fromage, du pain et de la bière.

Evidemment, Hindenburg tient à se conformer, le premier, aux règles de stricte économie imposées aux Allemands par la gravité de la crise alimentaire. Les correspondants affirment que le maréchal était gai : il parla des fatigues que lui impose cette guerre et déclara qu'il s'y soumettait avec plaisir. « Depuis le 1^{er} août 1914, ajouta-t-il, je ne me suis accordé qu'un congé de huit jours afin d'aller rendre visite à ma famille. »

Plusieurs officiers de l'état-major du maréchal assistaient au repas, et notamment son premier aide de camp, le colonel Bismarck.

La conscription en Australie

LONDRES, 30 octobre. — Les résultats complets du referendum qui a eu lieu hier, en Australie, au sujet du service militaire obligatoire, ne sont pas encore entièrement connus.

D'après les derniers chiffres qui ont été publiés, il y aurait 798.360 voix favorables à la conscription et 887.267 voix contre.

On ignore, jusqu'à présent, quel a été le nombre des abstentionnistes. A ce propos, le *Times* écrit que le peuple australien ne paraît pas en faveur de la proposition formulée par M. Hughes.

La question sur laquelle les électeurs avaient à se prononcer est non de savoir quel est le but à atteindre, mais quels sont les meilleurs moyens pour y arriver. A quelques exceptions près, tout le monde, en Australie, est d'accord pour reconnaître que, dans la guerre actuelle, toutes les forces nécessaires devront être mises à la disposition de l'empire britannique. En réalité, la question posée aux électeurs a été la suivante : par quel moyen peut-on arriver à ce résultat ?

M. Hughes avait jugé que ce moyen était la conscription ; mais l'Australie, sans doute, pense différemment. (Information.)

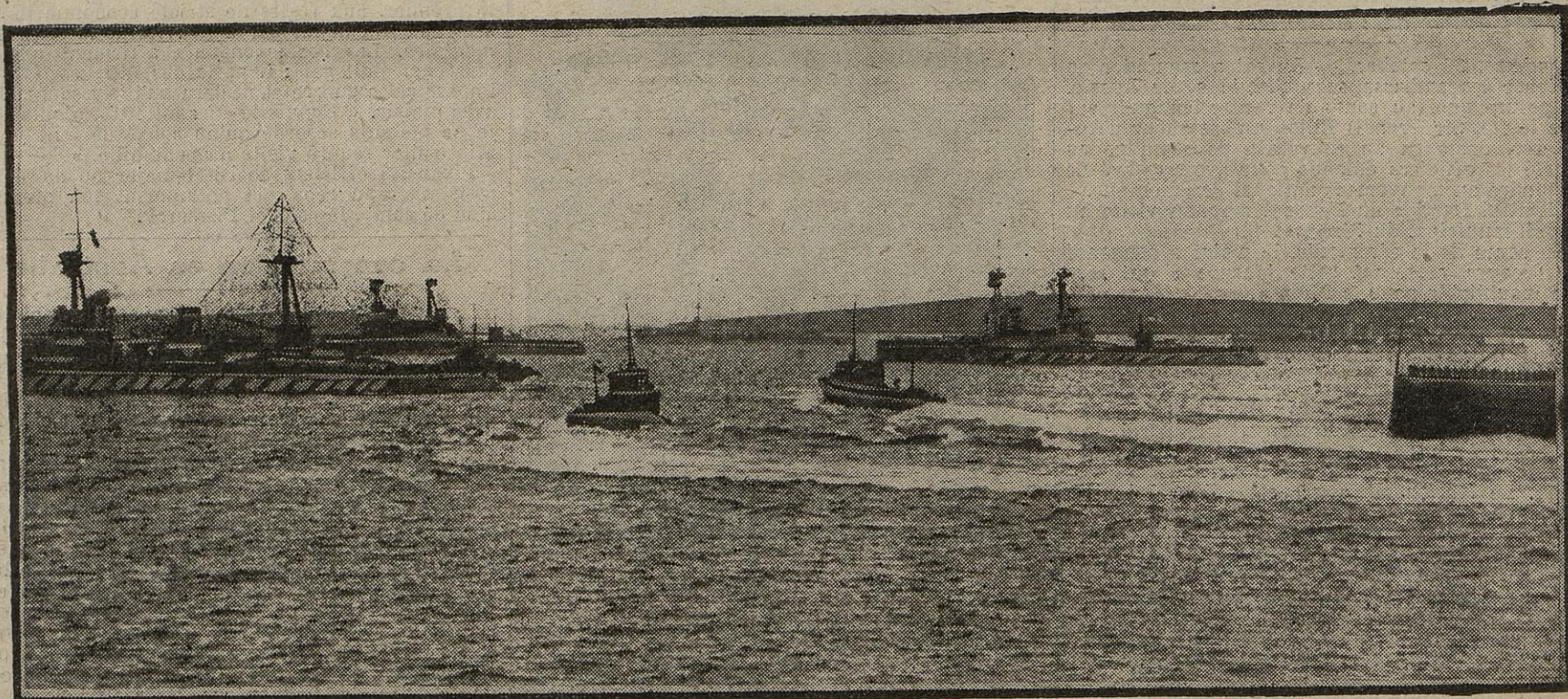
LA PERTE DE DOUAUMONT, par SAUVAYRE

Douaumont est la pierre angulaire de la défense de Verdun (Extrait d'un discours du Kaiser)



Mein Gott, encore une bosse... ils m'ont cogné sur la pierre angulaire !!...

Retour de destroyers gardiens de la Manche



Au voisinage d'un port anglais, on voit ici un groupement de destroyers britanniques, revenus de la haute mer après une ronde de surveillance, qui, une fois de plus, a eu les meilleurs résultats. Le roi, à bord d'un de ces navires, vient de passer une inspection et regagne le rivage, après s'être fait donner des détails sur le raid par chacun des commandants.

DERNIÈRE HEURE

ESPIONNAGE ET PIRATERIE

Un vapeur hellénique, portant 300 volontaires patriotes, est coulé par un sous-marin allemand.

ATHÈNES, 29 octobre. — Le vapeur grec *Angheliki*, transportant à Salonique 300 volontaires, a été torpillé par un sous-marin allemand. Le vapeur s'est échoué. Une cinquantaine d'hommes seraient noyés.

Le torpillage de l'*Angheliki* cause une vive émotion à Athènes et au Pirée.

Le gouvernement, cependant, a interdit dans la capitale la manifestation qui s'organisait pour s'élever contre l'acte accompli par les Allemands.

Au Pirée, les corporations maritimes et les associations des capitaines et des mécaniciens ont décidé de proclamer une grève de protestation.

C'est samedi soir, à neuf heures, que le vapeur *Angheliki* a été torpillé. La torpille atteignit le navire à l'avant, occasionnant une large voie d'eau. Le capitaine se dirigea alors vers la côte et fut assez heureux pour échouer son navire.

Les secours n'ont pu être organisés que dimanche matin seulement. Les rescapés ont été conduits par des bâtiments français et anglais dans la baie de Salamine, à bord des vaisseaux alliés, où ils reçurent les premiers soins.

On ne connaît pas encore exactement le nombre des passagers et d'hommes d'équipage que transportait l'*Angheliki*. On sait seulement que se trouvaient à bord plusieurs officiers, soldats et marins grecs qui se rendaient à Salonique en même temps que des fonctionnaires du gouvernement de la défense nationale.

Le torpillage eut lieu sans préavis et aucune aide ne fut apportée au sauvetage par le sous-marin.

Cet acte de piraterie a produit une vive émotion dans les milieux gouvernementaux.

Aux dernières nouvelles, on annonce que le navire échoué a été complètement abandonné par l'équipage. L'*Angheliki* était un petit navire de 500 tonneaux, faisant le service du cabotage.

Nouveaux détails

ATHÈNES, 30 octobre. — Le capitaine du vapeur grec *Angheliki*, coulé par un sous-marin allemand, a déclaré que la nuit dernière, à neuf heures, le bâtiment a été torpillé sans avertissement. Le vapeur commença immédiatement à couler, mais put être maintenu quelque temps à flot à l'aide de pompes. Les passagers furent pris de panique; beaucoup sautèrent par-dessus bord et furent noyés.

Vers six heures du matin, le vapeur *Karisto* put approcher l'épave et prendre les survivants qu'il transporta à Kaemtsini.

A dix heures, un torpilleur français parut et prit à son bord le capitaine et le restant de l'équipage qu'il débarqua au Pirée.

On confirme qu'il y aurait une cinquantaine de victimes, mais le nombre exact n'est pas encore connu.

ATHÈNES, 30 octobre. — Le gouvernement communique que si l'explosion de l'*Angheliki* est le fait d'un sous-marin, il protestera auprès du gouvernement allemand, le vapeur se trouvant en service régulier et transportant des femmes et des enfants au moment où il a été torpillé, la nuit, sans avertissement.

Aux dernières nouvelles, le nombre des victimes de l'*Angheliki* dépasse 50.

Comment le fort de Rupel fut livré aux Bulgares

ATHÈNES, 30 octobre. — Le journal *Patris* sera vraisemblablement l'objet de poursuites de la part du gouvernement grec pour avoir publié le texte des ordres du jour confidentiels adressés par le général Yanakitsas, ministre de la Guerre, du cabinet Skouloudis, aux commandants de corps d'armée de Macédoine, texte d'où il ressort clairement que la livraison aux Bulgares des forts de Rupel et de Faia-Petra était depuis longtemps arrêtée entre le gouvernement d'Athènes et celui de Berlin.

On se rappelle que M. Skouloudis, alors qu'il était encore président du Conseil, a déclaré à la Chambre que le projet bulgare-allemand d'occuper ces forts ne fut connu par le gouvernement grec qu'au moment de l'apparition des troupes devant Rupel et Faia-Petra.

Le gouvernement d'Athènes, en présence de l'émotion soulevée par la publication des documents accusateurs, prétend qu'ils ont été falsifiés.

LE DIFFÉREND GERMANO-NORVEGIEN

La note de la Norvège a été remise à l'Allemagne

LONDRES, 30 octobre. — On mande de Copenhague aux journaux que la note de la Norvège à l'Allemagne sera transmise aujourd'hui.

Le gouvernement a eu hier une longue conférence avec les chefs de partis du Storting.

La presse suédoise accuse l'Allemagne

COPENHAGUE, 30 octobre. — Le *Dagens Nyheter* de Stockholm écrit que les capitaines de la flotte marchande suédoise savent bien que les navires marchands allemands font de l'espionnage pour les sous-marins.

Dans les sphères maritimes, on éprouve une grande indignation.

Une provocation de la "Gazette de Cologne"

La *Gazette de Cologne* désire qu'on coule même les embarcations sur lesquelles les naufragés essaient de se réfugier, « parce qu'ils seraient encore trop bien dans leurs chaloupes »; 149 marins norvégiens ont déjà péri sous les coups des sous-marins allemands.

APRES LA SEANCE DU REICHSTAG

M. Helfferich démissionnera-t-il ?

AMSTERDAM, 30 octobre. — Les journaux allemands s'expriment en termes violents, au sujet de l'attitude que le ministre de l'Intérieur a eue au cours de la séance du Reichstag de samedi dernier. On accuse M. Helfferich de s'être exprimé sur un ton considéré comme inadmissible, — certains vont jusqu'à dire qu'il a été « grossier » — pendant la discussion de la proposition autorisant la commission du budget à contrôler les dépenses des affaires étrangères.

Le ministre de l'Intérieur y avait dit notamment que le gouvernement tolérerait le contrôle pendant la guerre, mais pas après la signature de la paix; le Reichstag protesta. Puis, répondant à l'interpellation du député Dittman, qui dénonçait le nombre considérable d'arrestations illégales, opérées sous le couvert de l'état de siège, M. Helfferich se contenta de les nier catégoriquement. Devant la colère du Reichstag, il fut contraint de présenter des excuses, et de promettre l'ouverture d'une enquête.

A la suite de ces incidents, on parle de la démission du ministre de l'Intérieur.

LA GUERRE SOUS-MARINE

L'activité navale dans l'Océan Arctique

CHRISTIANIA, 30 octobre. — Suivant l'*Aften-bladet*, des sous-marins allemands ont de nouveau bombardé la station de radio-télégraphie russe de Signaholok. Les batteries côtières et les torpilleurs russes repoussèrent les sous-marins allemands avant qu'ils aient pu endommager la station. Il y aurait eu des blessés de part et d'autre.

Un deuxième combat a eu lieu entre des sous-marins allemands, un torpilleur russe et un chaland armé. Les sous-marins furent chassés. Un nombre croissant de navires de guerre russes et peut-être aussi de navires de guerre anglais ont fait leur apparition dans l'Océan arctique.

Les exactions allemandes en Belgique

AMSTERDAM, 30 octobre. — Des nouvelles parvenues de Bruxelles montrent que les autorités allemandes continuent leur politique de représailles vis-à-vis de la population belge.

Dans les dernières semaines, des déportations en masse ont eu lieu.

M. Paul Boel, député de la Louvière, et sa femme ont été emprisonnés sous l'inculpation d'espionnage.

Ils n'ont pu se soustraire à la déportation qu'en versant une caution de 150.000 francs.

Dans les districts flamands, les autorités militaires ont ordonné le recensement de la population. Tous les hommes de moins de quarante-cinq ans doivent être inscrits sur un registre spécial. Jusqu'à présent cette mesure n'avait été appliquée qu'aux jeunes gens de moins de vingt-cinq ans. (Radio.)

LES OPÉRATIONS e nos Alliés

Le communiqué roumain

BUCAREST, 30 octobre. — **FRONT NORD ET NORD-OUEST.** — De Tulghes à Bicaz, le mauvais temps a empêché toute opération.

Dans la vallée de la Prahova, nous avons repoussé deux attaques de l'ennemi vers le Grabu-cetui-Bailui (nord Azuga).

Dans la région de Dragoslavele, nous avons avancé un peu à l'aile gauche.

A l'est de Valt, l'action est difficile à cause du mauvais temps.

Dans la vallée de Jiul, notre poursuite continue; nous avons fait 312 soldats prisonniers et capturé 4 mitrailleuses.

Dans la région d'Orsova, situation inchangée. **FRONT SUD.** — Situation inchangée.

Les Roumains ont fait 20.000 prisonniers

LONDRES, 30 octobre. — On télégraphie de Bucarest au *Times* :

« D'après les journaux, le nombre des prisonniers faits depuis le début de la guerre est de 20.000. Les soldats allemands sont particulièrement déprimés et la plupart sont ou très jeunes ou très âgés. »

Les enrôlements de femmes en Autriche-Hongrie

BUCAREST, 30 octobre. — L'*Indépendance Roumaine* annonce que les Austro-Hongrois ont commencé à enrôler depuis un certain temps des femmes dans leur armée :

« Ce sont surtout des femmes roumaines qu'ils prennent. Après les avoir initiées pendant six semaines au maniement du fusil, les autorités austro-hongroises forment avec ces femmes des détachements qu'elles placent dans les tranchées. C'est surtout dans l'infanterie que les femmes sont enrôlées. Une Roumaine de l'Ardeal qui avait obtenu le grade de sergent, étant parvenue à désertter, s'est réfugiée en Roumanie. Elle est actuellement infirmière à l'hôpital Coltea à Bucarest, où on l'appelle « sergent Trandafile », « sergent la Rose ». Elle faisait partie d'un régiment composé uniquement de femmes. »

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 30 octobre. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — Rien d'important à signaler.

FRONT DU CAUCASE. — Dans la région à l'ouest de Petra-Kaleh et de Tchoukur-Norshen, au nord de Bitlis, nos éclaireurs ont opéré des reconnaissances réussies. Dans la direction de Hamadan, nous avons délogé l'adversaire des villages de Akhmetabad, Indjibatchi, Utchtepe, Hatamabad et Mazreh.

FRONT ROUMAIN. — Situation sans changement en Transylvanie et en Dobroudja.

Le communiqué italien

ROME, 30 octobre. — Commandement suprême :

Dans le val Travignolo (Avisio), nous avons repoussé une tentative d'attaque sur les pentes septentrionales du Colbricon.

Dans le Haut-Cordevole, au sud-est de Settass, un de nos détachements a occupé par surprise une position avancée et a résisté ensuite à une contre-attaque.

Activité d'artillerie dans le Haut-But et sur le front de Giulie.

On signale un mouvement insolite de trains, arrivant dans les gares d'Opicina, Nabresina et Dogliano.

Les Italiens en Epire

ROME, 30 octobre. — L'avance des troupes italiennes s'effectue dans l'Epire du sud avec une régularité absolue.

Déjà le ministère de la guerre grec a rappelé à Arta le siège du 5^e corps qui se trouvait à Janina.

MILAN, 30 octobre. — Le *Secolo* assure que l'accord s'est fait entre le gouvernement grec et l'Italie au sujet de l'Epire. Les troupes italiennes resteront en Epire, se substituant ainsi, pour mesures de sécurité à la frontière, aux troupes grecques. Plusieurs journaux relèvent que la liaison des cavaleries italienne et française doit enlever toute préoccupation d'attaque sur le flanc au général Sarraïl.

AU HAVRE. -- L'anniversaire des mémorables batailles de l'Yser



LES MARINS DÉFILENT DEVANT LES BLESSÉS BELGES



AMIRAL VARNEY



GRAL MEISER



LE GRAL BELGE WIELEMANS PASSE EN REVUE LES FUSILIERS MARINS



LE SALUT AU GLORIEUX DRAPEAU DU 12^E RÉGIMENT D'INFANTERIE



(1) GRAL WIELEMANS (2) AMIRAL VARNEY (3) GRAL MEISER

Le temps pluvieux, dimanche dernier, au Havre, n'a rien retiré de sa solennité à la grande fête organisée pour l'anniversaire des héroïques combats de l'Yser, en octobre 1914. Parmi les poignants discours qui ont été prononcés, celui de M. de Brocqueville, premier ministre de Belgique, fut écouté avec un recueillement profond, et ces paroles retentirent dans tous les cœurs : « Belges

qui m'écoutez, je vous demande d'acclamer le contre-amiral Varney, aujourd'hui gouverneur de Havre. Les fusiliers marins sont des frères d'armes dont nos soldats gardent un émouvant souvenir, et le nom de « l'Amiral », celui du capitaine de vaisseau Varney, resteront indissolublement associés à ceux des colonels Meiser et Jacques dans l'histoire de la défense de Dixmude. »

(Phot. de notre envoyé spécial.)

A la frontière hollando-belge

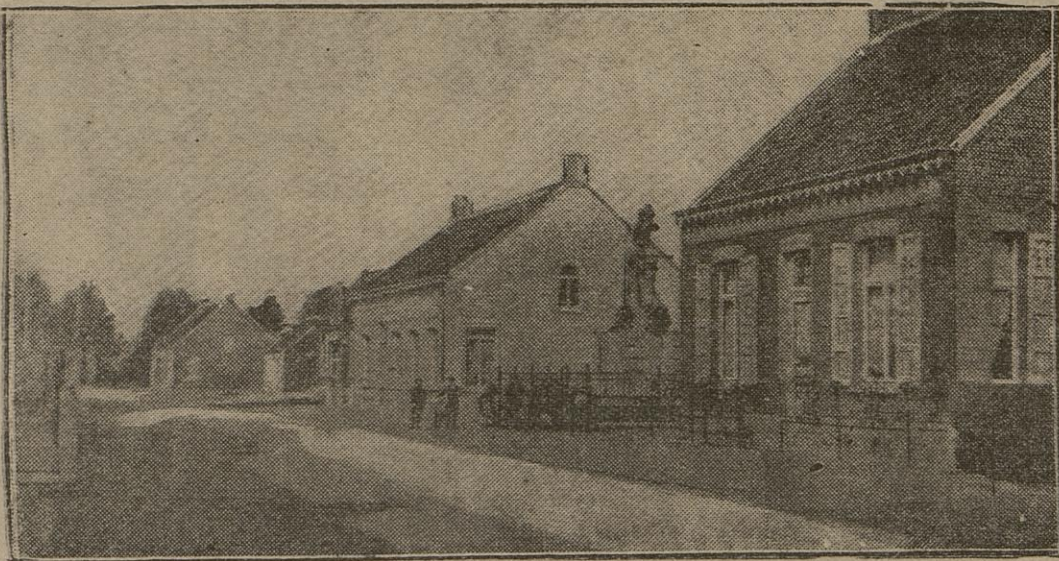
[DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER]

Berg-op-Zoom, octobre.

J'ai voulu voir aussi la frontière hollando-belge, au point le plus rapproché d'Anvers : c'est Putte, agglomération mi-partie belge, mi-partie hollandaise, sans solution de continuité. Du côté hollandais, à deux pas de la borne-frontière, se trouve un monument à Jordaens, dont les cendres sont là. Sur un socle ouvragé à l'excès, orné avec une opulence un peu lourde qui convient, ma foi, au génie du maître, on voit le buste de celui-ci, le regard tourné vers la Belgique, vers Anvers. Le joyeux peintre des beuveries, des bâfrées et des « zwanzen » énormes, semble regarder d'un air goguenard les Allemands qui, de l'autre côté de la frontière, patrouillent dans une longue rue déserte.

On a beaucoup parlé de Putte ces temps derniers et de ce que les Boches y ont fait. Il s'est produit

per au sommet d'un belvédère, d'où l'on découvre un paysage immense, combien émouvant ! Voilà, parmi les bruyères mauves et le vert sombre des sapinières, les villages de la Campine anversoise : Camphout, Neide, Stabroek, avec les torchis roux de leurs chaumières paysannes, les toits rouges de leurs villas, de leurs colonies de vacances, de leurs sanatoria. Et puis, tout là-bas, à l'horizon, dans une soudaine déchirure de la brume, je distingue la svelte flèche de la cathédrale. Ce coup que je ressens au cœur, c'est le même sans doute qu'ont dû connaître tous ces navigateurs, ces pionniers de l'Afrique centrale ou des pampas, rentrant au pays sur quelque brick léger, quelque blanche goélette, un steamer énorme, au moment qu'ils passaient au coude d'Austruweel. La tour de Notre-Dame et son arachnéenne dentelle, quel langage elle parle au cœur de l'exilé qui revient !... A présent, le drapeau blanc, noir et rouge flotte au som-



Le monument Jordaens à Putte (Hollande). La frontière est à 15 mètres de là.

là un petit événement significatif, mais qui a donné lieu, dans certaines dépêches ou dans certains articles de journaux étrangers, à des interprétations erronées ou exagérées. Les Allemands ont supprimé les postes de sentinelles qu'ils avaient dans Putte, au milieu de la route de Berg-op-Zoom à Anvers ou parmi les maisons du village. Ils ont reculé de quelques centaines de mètres le fil électrifié, laissant donc en dehors de celui-ci le village belge de Putte. Motif : les désertions étaient devenues trop nombreuses parmi les sentinelles qui se faufilaient plus facilement entre les maisons. Donc, un matin, les habitants de Putte, ceux de la partie belge comme ceux de la partie hollandaise, assistèrent à une petite opération très réconfortante : de jeunes Saxons enlevaient la guérite peinte aux sinistres couleurs allemandes, sous les regards d'un feldwebel qui devint blême de fureur quand la foule des villageois se mit à bruyamment applaudir. L'esprit d'Uylenspiegel n'est pas mort, on le voit, dans la Flandre envahie. Au contraire, la déconfiture visible des Boches l'encourage et lui donne chaque jour un aliment nouveau. De même, les habitants de Lierre ayant été condamnés à rentrer chez eux à 7 heures, parce qu'un drapeau belge avait été hissé au sommet d'un arbre, le 21 juillet, les Lierrois se mirent chaque soir sur le pas des portes, et, quand sonnaient les premiers coups de 7 heures, on pouvait les voir qui marchaient, au pas, à reculons, attendant le dernier coup pour disparaître dans les maisons. Le septième coup sonné, la rue était déserte.

Le déménagement de la guérite et la suppression du fil électrique à Putte firent dire à certains journaux étrangers, sur la foi d'une dépêche inexacte ou mal interprétée, que les Allemands avaient supprimé le fil électrique à la frontière hollando-belge et qu'on pouvait circuler librement entre les deux pays. Hélas ! nous n'en sommes pas là, et le gouvernement belge a dû remettre les choses au point en un communiqué officieux. Putte belge, débarrassé du fil électrique et des guérites funèbres, n'en est pas moins dangereux pour cela. Il n'y a plus de poste fixe, c'est entendu, mais des patrouilles allemandes y viennent de temps en temps, comme à Keewacht, en Flandre zélandaise, ou Canne-lez-Maestricht. Le voyageur imprudent, ne voyant plus de barrière, sans porter attention à la borne-frontière, passe du Putte hollandais dans le Putte belge. Il continue tranquillement sa route, plein de confiance, et tout à coup, sans s'en douter, paf ! il se trouve entouré de soldats boches sortis d'une maison voisine comme diables hors d'une boîte.

Tout contre la frontière, il y a parmi les sapinières immenses de ce paysage brabançon nombre de villas appartenant à des marchands d'Anvers, la ville la plus proche, celle avec laquelle toute la population de Putte a des relations régulières. Le propriétaire d'une de ces campagnes m'a fait grim-

per au sommet d'un belvédère, d'où l'on découvre un paysage immense, combien émouvant ! Voilà, parmi les bruyères mauves et le vert sombre des sapinières, les villages de la Campine anversoise : Camphout, Neide, Stabroek, avec les torchis roux de leurs chaumières paysannes, les toits rouges de leurs villas, de leurs colonies de vacances, de leurs sanatoria. Et puis, tout là-bas, à l'horizon, dans une soudaine déchirure de la brume, je distingue la svelte flèche de la cathédrale. Ce coup que je ressens au cœur, c'est le même sans doute qu'ont dû connaître tous ces navigateurs, ces pionniers de l'Afrique centrale ou des pampas, rentrant au pays sur quelque brick léger, quelque blanche goélette, un steamer énorme, au moment qu'ils passaient au coude d'Austruweel. La tour de Notre-Dame et son arachnéenne dentelle, quel langage elle parle au cœur de l'exilé qui revient !... A présent, le drapeau blanc, noir et rouge flotte au som-

met de la tour merveilleuse et, certains jours, à ce qu'en m'assure, un drapeau noir, annonciateur de famine. Nous descendons, silencieux, mélancoliques. Nous voici près du fil électrifié. Un soldat allemand, tout jeune encore — il ne doit pas avoir vingt ans — monte la garde. Deux minutes d'entretien suffisent à nous renseigner sur son état d'âme, celui que j'ai constaté, partout, à tous les postes-frontières, au cours de ces derniers mois.

« *Langweilig, es ist so langweilig !* » (Long ! c'est bien long.) C'est la phrase qui revient inévitablement, comme un leit-motiv. Il a été au front oriental. « Blessé ? » Il me répond en tendant deux doigts en l'air. Je lui demande alors quand il croit que la guerre prendra fin.

« *Am Weinachten* (à la Noël), répond-il avec assurance.

Je récidive aussitôt : « *Mit dem Siege ?* » (avec la victoire ?)

La réponse est significative. Le jeune soldat boche a un haussement d'épaules qui en dit long. La victoire, voilà qui lui est bien égal : l'important est que la guerre finisse le plus tôt possible. Je lui demande s'il a lu les journaux du matin.

« Nous ne recevons pas de journaux ici », me dit-il.

Je lui annonce alors un nouveau succès des Français au sud de la Somme. Il n'en a pas l'air autrement désolé.

A notre gauche, sur une longueur de près de deux kilomètres, les Allemands ont abattu complètement la forêt magnifique. Il leur faut un champ libre, il faut qu'ils puissent d'un coup d'œil embrasser toute la zone frontière. Dans nos Ardennes, dans la province de Liège, c'est une autre affaire : les Allemands ont déboisé d'une façon impitoyable, pour se procurer le bois nécessaire à leurs tranchées, à leurs abris. On m'a cité un chiffre des plus sûrs : 300.000 mètres cubes enlevés. Et voilà justifiée, par un nouvel argument, l'emprise que doit faire la Belgique, après la guerre, sur l'Herzogenwald.

Nous pourrions écrire des colonnes amusantes sur la contrebande, le « smekkelage » à Putte, les trucs des fraudeurs et la lutte que mènent contre eux les douaniers hollandais, plus pénétrés de leur devoir que les soldats. Il y avait, dans toute la Hollande, 30 kilos de morphine. Un contrebandier a réussi à en réunir un kilo qu'il a passé à travers le fil, sans trop de peine. Son bénéfice net fut de 2.200 florins. Je pourrais raconter aussi comment certains Belges, indignes contrebandiers dans l'âme, en temps de paix comme en temps de guerre, aident au « smekkelage », introduisent des produits qui contribuent, dans certains cas, à faire massacrer leurs frères. Mais ceci est une autre histoire, comme dit Kipling...

Louis Piérard.

La campagne présidentielle aux Etats-Unis

NEW-YORK, 30 octobre. — La lutte pour la présidence, entre les deux grands partis politiques, a pris, dans son acharnement, un caractère tout particulier. C'est pour la première fois, en effet, que les questions internationales sont appelées à exercer une influence décisive sur le résultat du scrutin. Il existe entre les deux partis, qui demeurent, d'ailleurs, l'un et l'autre attachés au principe de la paix, une profonde différence d'opinions au point de vue de la politique étrangère. Les partisans de M. Hughes prétendent que, seuls, les républicains peuvent assurer la paix, tout en restant fidèles à l'honneur, tandis que les démocrates seraient prêts, pour conserver la paix, à tous les sacrifices quels qu'ils fussent.

Une des chances de M. Wilson est qu'il a réussi à maintenir la paix, en même temps que la prospérité du pays, surtout en ce qui concerne les industries productrices du matériel de guerre. C'est de là que le parti démocrate tire sa meilleure force et son principal argument.

« Wilson, disent-ils dans leur appel, c'est la paix avec la prospérité. »

M. Roosevelt, qui mène la campagne pour M. Hughes contre M. Wilson, a dit notamment dans son violent discours de samedi dernier : « L'hypocrisie et le manque de sincérité sont deux choses qui ruinent une nation et en flétrissent jusqu'à l'âme. »

« Toutes les pratiques auxquelles s'est livré le « condamné Wilson » étaient autant d'outrages aux peuples martyrs : aux Belges, aux Arméniens, aux Syriens ; et cet homme, responsable d'une neutralité sans honneur ni pitié, ose demander encore à être réélu. J'avoue n'avoir jamais connu d'hypocrisie plus stupéfiante que celle-là. »

Les personnes les mieux au courant de la situation se refusent à faire des pronostics sur les résultats de l'élection. Les Allemands voteront probablement pour Hughes, par dépit contre Wilson, et les intransigeants Irlandais voteront sans doute aussi pour lui. Mais, il est évident que ces votes ne seront pas unanimes et que beaucoup d'Allemands, notamment, voteront pour Wilson. Les cercles financiers montrent de meilleures dispositions envers ce dernier ; ce serait contre Hughes que parlerait maintenant le monde de la bourse. (Radio.)

LA SITUATION EN ABYSSINIE

DJIBOUTI, 30 octobre. — Le raz Sayum, gouverneur du Tigré, s'est déclaré en faveur du nouveau gouvernement.

Le raz Waldegorguis a effectué son entrée à Dissié, la capitale du raz Mikaël, qui vient d'engager des pourparlers en vue de sa soumission.

Un nouvel effort est tenté par le prince Lidj-Iassu pour soulever les tribus Danakil et arrêter le trafic dirigé vers Aouache.

Le calme est rétabli à Diré-Daoua et à Addis-Adiba. (Information.)

Un bateau-hôpital anglais heurte une mine au large du Havre

LE HAVRE, 30 octobre. — Hier matin vers 4 heures, un navire-hôpital anglais était aperçu à six milles dans le nord-ouest de la Hève ; à 6 h. 30, on reconnut que c'était le *Galeka*, qui faisait des signaux de détresse et demandait des secours immédiats.

Aussitôt, les autorités maritimes du Havre donnèrent l'ordre aux remorqueurs les *Abeilles* ainsi qu'aux torpilleurs de se rendre sur les lieux. D'un autre côté, la Chambre de Commerce faisait armer le *Durécu*, mais il ne fut pas utilisé.

Le *Galeka*, qui a dû heurter une mine, commença à couler par l'avant à huit heures. Une grande partie de l'équipage et du personnel infirmier réussit à se sauver dans les canots du bord et fut recueillie ensuite à bord des torpilleurs et des *Abeilles*. Malheureusement, par suite de l'explosion, on signale plusieurs morts et blessés.

Le *Galeka* a été conduit par des remorqueurs dans le nord du poste d'Octeville, où il a été échoué.

Le *Galeka* est un steamer de 4.301 tonneaux. Avant d'être transformé en navire-hôpital, il appartenait à la Union Castle Line et était attaché au port de Southampton.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL

PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

ouverts demain, jour de la Toussaint. Exposition générale dans tous les rayons.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Bouyssol le Marin (1)

Les petits bénéfices de la célébrité

A Corfou, quand on ne sait que faire, on va goûter au « Canon ». C'est une esplanade étroite où l'on arrive par des routes capricieuses, bordées de prairies, de vieux oliviers et de cyprès, entre lesquels foisonnent les touffes de roses des haies. Près d'un mur, dans l'herbe, git une antique petite caronade peut-être oubliée par les Vénitiens. C'est elle qui a donné son nom à la promenade. Sans doute, dans l'île pacifique, ce canon oublié fut-il, de tout temps, l'objet d'une curiosité craintive. Les pas des pèlerins ont tracé, à travers les bosquets des collines, ces routes sinueuses qui enchantent les touristes. Mais ils ne regardent pas le canon : ils n'ont pas le temps, saisis d'emblée par le spectacle de la baie merveilleuse dont l'eau refléchit la lumière incomparable et les collines sombres et le rocher d'Ulysse avec les cyprès qui encadrent son petit monastère. Quand on est arrivé là on ne veut plus s'en aller. Il y a des chaises, des tables où l'on vous sert du loukoum, des pâtisseries et du vin muscat. On s'assoit, on oublie l'heure, la saison, la guerre. On est dans un bain d'oubli et de calme limpide.

J'étais là, une après-midi, avec Aristide Plissonnière. Sa compagnie est précieuse, non seulement parce qu'il ne dit rien qui ne soit essentiel, non seulement parce qu'il le dit avec un accent marseillais qui supplée par ses intonations infiniment graduées aux phrases inutiles, mais parce qu'il a tout vu sur cette petite terre dont il fait, indéfiniment, le tour, parce que, d'un mot, il évoque un souvenir, un paysage, et parce que, ayant beaucoup voyagé, il comprend tout, même qu'on se taise une après-midi entière. A un moment il agita son menton — un menton rasé articulé avec le nez comme l'autre branche d'un casse-noisettes et avec lequel il possède l'art de désigner les objets plus discrètement mais non moins clairement qu'avec le doigt, et dit :

— Patchich !

Je suivis la direction indiquée. Le ministre serbe était assis, non loin, les yeux sur les montagnes d'Epire dont les crêtes neigeuses, dans l'est, se découpaient sur l'azur brillant du ciel. Avec sa grande barbe blanche, l'expression calme et reposée de son visage, il avait bien plus l'air d'un philosophe qui rêve que d'un homme d'Etat sur lequel pèse le plus terrible problème. Des automobiles arrivaient, avec des promeneurs et des promeneuses. Un groupe rieur de jeunes officiers de marine et d'infirmières de la Croix-Rouge survint. Le promontoire au-dessous du rocher d'Ulysse s'animait d'un brouhaha mondain.

— Parton ! Vê ! dit Aristide.

Il n'y avait, en effet, que cela à faire. Déjà nous nous levions, lorsqu'une énorme automobile militaire anglaise, la plus belle de l'île assurément, stoppa sur l'esplanade. Et il en sortit une petite Parisienne.

Dit comme ça, c'est un événement qui n'a l'air de rien. Mais si l'on réfléchit que les hommes qui étaient là, officiers de toutes les flottes et de toutes les armées alliées, riches marchands grecs et aventuriers de nationalités indistinctes, n'avaient vu depuis des mois et des années, depuis la guerre enfin, que des femmes — comment dirai-je ? — des femmes, diverses je veux bien, mais sans plus d'analogie avec une Parisienne que des chevaux de toutes races avec un zèbre, on comprendra que l'apparition soudaine de celle-ci au-dessus du rocher d'Ulysse ait produit un mouvement de stupeur et de ravissement. Les belles Grecques endimanchées et les sportives infirmières parurent effacées derrière un brouillard. L'abbé de M..., dont les conférences fulminatoires sur les danses et les modes d'avant la guerre ont laissé à Paris un souvenir si agréable, maintenant aumônier de l'amiral Z..., s'avança au-devant de la gentille dame pour la saluer. Et dans le sillage de sa soutane s'élança, abandonnant lâchement les infirmières, tout ce que la division navale de Corfou comptait alors de jeunesse élégante, mondaine et littéraire.

— Restons ! dit Aristide en se rasseyant.

D'un geste du menton, il me montrait encore M. Patchich qui, le regard toujours au loin, vers les montagnes d'Epire, était le seul à se désintéresser de la jolie Parisienne. Le grand homme d'Etat, à ce moment, aurait pu se jeter dans la mer du haut du promontoire sans que personne s'en aperçût, tant l'arrivée de Gabrielle Rouvière — car c'était elle, je la reconnaissais bien — absorbait l'attention de tous. Je n'irai pas jusqu'à dire que la

puissance de mimique d'Aristide suppléait à un discours sur la versatilité humaine qui arrache aux héros l'admiration de la foule pour la jeter aux pieds d'une jolie femme qui passe, mais j'éprouvais que la sécurité où l'on est, avec lui, de n'être pas exposé à des développements oiseux d'un sujet qu'il se borne à indiquer si sobrement est un des charmes de sa société.

Gabrielle Rouvière ! Le nom si connu volait de table en table sur la terrasse. On a peine à se figurer qu'une femme si parfaitement femme et si insouciant de paraître autre chose soit l'écrivain documenté de tant d'excellents livres et la conférencière précise, claire, éloquente d'assez d'autorité pour recevoir du gouvernement français des missions de guerre en pays neutres. Si je faisais de la littérature, je n'échapperais pas au risque de glisser une rosserie sur une confrère si bien arrivée, mais comme ce n'est pas mon métier, j'ai bien le droit de l'admirer sans restriction comme écrivain, bien qu'elle soit une femme, et comme femme bien qu'elle soit un écrivain. Et j'étais si charmé de la voir faire les mines les plus gracieuses et les plus spirituelles du monde à l'abbé et aux brillants officiers qui l'entouraient, si occupé à tendre l'oreille pour saisir l'écho de sa voix claire, que je m'aperçus à peine de l'arrivée de Bouyssol qui s'asseyait à notre table.

— Qui est cette gentille petite femme ? demandait-il.

Le nom ne lui dit rien. Bouyssol ne lit guère. Il n'y pensa plus et se mit à parler d'autre chose. Mais moi, qui ne l'écoutais que d'une oreille, je m'apercevais bien que Gabrielle Rouvière regardait de notre côté avec intérêt. Et, tout à coup, je la vis se lever et se diriger vers nous, accompagnée de l'abbé qui semblait rechigner un peu. Les aumôniers dans les divisions navales sont comme les curés dans les paroisses : ils connaissent tout le monde. Bouyssol fut bien surpris de s'entendre présenter, par celui-là qu'il n'avait jamais vu, à Gabrielle Rouvière, dont il n'avait jamais entendu parler. Mais il ne se démonta pas pour si peu. D'ailleurs, comment résister au charme de Gabrielle Rouvière ? En quelques phrases, elle l'avait conquis, faisant allusion aux plus notoires de ses exploits et invoquant sa célébrité pour lui demander à lui, l'homme le mieux informé de la mer, quelques explications documentaires pour le livre qu'elle préparait.

Bouyssol, fasciné, oublieux de nos obscures présences, une main sur son cœur et l'autre balançant, comme un fœtus dont les plumes eussent balayé la terre, sa casquette défraîchie par l'embrun, répondait d'une voix d'esclave :

— Je suis à vos ordres, Madame !

— Eh bien ! commandant, puisque vous êtes si aimable, accompagnez-moi jusqu'à la ville ; ainsi j'aurai tout loisir de vous interviewer et de me documenter.

S'il y a eu des déceptions dans la carrière navale militaire de Bouyssol, il y a eu aussi de beaux moments. Celui où, la poitrine bombée et le jarret tendu, il traversa l'esplanade du Canon aux côtés de Gabrielle Rouvière en fut un. Je surpris le regard qu'il jeta sur l'assemblée brillante des officiers de carrière, pavoisée de décorations multicolores et d'aiguillettes d'or, mais verte de dépit ; dans ce regard, il y avait l'innocente et spirituelle joie d'une anodine vengeance de quelques dédains et de quelques oublis. Mais en les regardant s'éloigner, j'étais moi-même tourmenté par une horrible anxiété. Cette séductrice n'allait-elle pas me dépouiller de mon Bouyssol, lui soutirer quelques-unes de ses histoires, me le cambrioler pour le mettre tout vivant dans son bouquin ?

Nous les suivîmes de loin, avec Aristide. Au soir tombant, qui noircissait leurs silhouettes sur le fond encore lumineux de la rade, nous les retrouvions. Gabrielle Rouvière, un pied dans la grande vedette amirale et sans égard pour l'aide de camp qui attendait, tête nue, son bon plaisir, écoutait toujours Bouyssol qui parlait, parlait, parlait...

— Que diable lui avez-vous donc tant raconté ? demandai-je à notre ami, dès que la vedette eut débordé du quai.

Il me regarda d'un air goguenard :

— Hé ! Vous êtes bien curieux !

— Admettons-le ! Mais cela m'intéresse de savoir quel genre de notes Gabrielle Rouvière recherche pour son livre.

— Ah ! mon cher !

Et, le torse en arrière, il se faisait la moustache, superbe :

— Les notes ! Il n'a pas été sujet de notes ! Pensez-vous que pour une fois que j'ai l'occasion de me promener avec une jolie femme je m'en vais giber ner et parler marine ? Je lui ai fait la cour, parle bleu !

— Cette question !... fit Aristide en me couvrant d'un indulgent regard de pitié. A. Larisson.

LA GREVE DES TRAMWAYS

La grève des tramways de Paris et de la banlieue est restée stationnaire durant la journée d'hier.

M. Malvy a reçu tout d'abord, dans la matinée, en présence de M. Delanney, préfet de la Seine, M. Broca, directeur de la Compagnie. Il a eu ensuite une entrevue à laquelle assistèrent MM. Métin, ministre du Travail, et Sembat, ministre des Travaux publics, avec la délégation des grévistes qui comprenait plusieurs receveuses.

Les grévistes ont exposé leurs revendications : indemnité de cherté de vie de 75 centimes par jour pour les hommes comme pour les femmes, avec effet rétroactif depuis le 1^{er} août.

A la sortie, M. Guinchard, de la Fédération des transports, a déclaré :

— Nous reviendrons à 5 heures chercher la réponse de la Compagnie. En cas de refus, le Conseil des ministres prendra des décisions. Si elles ne nous donnaient pas satisfaction, la grève s'étendrait sans doute à tous les réseaux des tramways de Paris et de la Seine.

De son côté, la commission mixte des transports, qui comprend MM. Dausset, représentant le Conseil municipal, et Rousselle, le Conseil général, réunie dans la matinée, à l'Hôtel de Ville, a résolu de ne pas intervenir, estimant que cette demande d'augmentation des salaires intéresse uniquement l'administration de la Compagnie. Aussi, contre-ordre a-t-il été donné aux délégués grévistes qui devaient se rendre à l'Hôtel de Ville.

Dans le courant de l'après-midi, M. Broca a réuni le Conseil d'administration de la Compagnie. Dans la soirée, aucune réponse n'était encore parvenue au ministère de l'Intérieur.

Nouvelles parlementaires

Notre situation navale

La commission du budget, réunie sous la présidence de M. Klotz, a entendu hier la lecture du rapport par lequel M. André Hesse rend compte du contrôle qu'il a exercé, en vertu des dispositions de la loi de 1906, sur les approvisionnements de l'armée navale.

Certaines objections ayant été présentées, il a été décidé ensuite de nommer une sous-commission, composée de MM. A. Hesse, Abel Cels, Pottevin, Le Bail et de Kerguezec, pour examiner les questions sur lesquelles portent ces dernières.

Pour cette audition, la commission de la marine de guerre et celle de la marine marchande s'étaient jointes à la commission du budget en réunion plénière.

Notre production de guerre

Sur la proposition de M. Treignier, la commission de l'armée a adopté hier une motion indiquant au gouvernement divers moyens d'intensifier notre production de guerre. Elle a approuvé ensuite un nouveau rapport de M. André Tardieu sur l'artillerie lourde dont elle a décidé l'envoi au président du Conseil.

Les livres, les publications et les journaux français à l'étranger

L'exportation des livres, des publications et des journaux français s'est considérablement développée en pleine guerre et, sans attendre la fin des hostilités, de nouveaux débouchés ont été créés à l'étranger, qui permettront à nos écrivains d'y faire rayonner la pensée française.

C'est à l'Agence générale de librairie et de publications qu'est due cette heureuse initiative. Cette société, qui possédait déjà des succursales à Amsterdam, à Londres, à Bruxelles, à Lausanne, etc., vient, en pleine guerre, d'en fonder de nouvelles en Italie, en Espagne, en Russie, en Scandinavie, en Argentine et se préoccupe actuellement de créer d'autres filiales dans divers pays.

Pour se rendre compte de l'importance des résultats déjà obtenus, il suffit de dire que la succursale de Buenos-Ayres possède, actuellement, un stock de plus d'un million de volumes.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que jamais les grandes maisons allemandes, ayant pour la plupart leur siège à Leipzig, n'ont possédé une organisation mondiale aussi complète pour l'exportation du livre allemand.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

(1) Voir *Excelsior*, numéros des 5, 19 septembre, 3 et 17 octobre.

Grande activité sur le front britannique, dans la Somme

UN GROUPE D'AVIATEURS BRITANNIQUES SUR LE FRONT DE LA SOMME



Les troupes britanniques sur le front de la Somme, ainsi que nos poilus, n'attendent pas la fin des mauvais temps pour continuer leur avance dans les lignes ennemies. Les aviateurs, narguant la pluie, inspectent utilement les lignes ennemies et permettent de n'apporter qu'un arrêt relatif à la marche des opérations. Les incursions dans les lignes allemandes amènent quotidiennement la capture de nombreux prisonniers, parmi lesquels sont des blessés qui reçoivent les premiers soins dans les postes de secours établis près des premières lignes.

Les "vient de paraître"

Il n'y a que huit jours, paraissait, signé de M. Léon Daudet, un livre sévère, l'*Heredo*, livre de médecin philosophe, psychiatre attentif à pousser le scalpel parmi les misères de l'âme. Ouvrage abstrait qui semblait peu fait pour voir le jour en un temps où l'on lit plus aisément de brefs communiqués que de solides thèses. Mais la conception toute personnelle que se fait de l'hérédité l'auteur des *Morticoles* a assez de prenant sur l'esprit pour qu'on pardonne l'apreté de la forme, apreté née du sujet même, et qu'on s'attache au fond, riche de points de vue neufs.

Que M. Daudet ait en ces pages un système, un postulat personnels et des préférences auxquelles on a toujours de droit d'opposer contestation, rien de plus naturel et de plus nécessaire. Cet écrivain sait porter sa pensée à l'extrême de ses déductions et l'on n'ignore pas qu'il a la franchise de ses opinions. Son *Heredo* n'eût été qu'un labeur de demi-teinte s'il n'y avait donné libre jeu à ces qualités, d'ailleurs rares chez le psychologue, généralement enclin à ménager le chou et la chèvre. Ce volume intéressera autant qui partage ou discute les conclusions de M. L. Daudet.

Très peu de guerre, également, le thème choisi par M. Louis Dimier : *Bossuet*. Au moment où se dessine une renaissance française, où trouver un grand guide spirituel? Chez Bossuet orateur, historien, humaniste, philosophe, théologien, directeur de conscience et politique, nous dit l'écrivain. Les terribles années que nous aurons vécues depuis 1914 auront eu pour heureux effet de susciter, chez des hommes aussi bien intentionnés que M. Dimier, des solutions aux grands problèmes en suspens qui, mal résolus, nous détraqueraient à petit feu. Partant de sa culture, de sa doctrine, de son idéal, M. Dimier nous offre Bossuet. Je sais quelqu'un qui prépare un Marc-Aurèle, un autre un Descartes. Nous aurons à choisir entre vingt autres propositions. L'Aigle de Meaux ouvre la série. Marquons le coup et attendons pour opter.

Plus généralement parlant, voici un auteur qui, avant de nous choisir un pilote, veut remettre notre nef dans ses véritables eaux : la culture latine.

Des esprits peut-être exagérément positifs diront après la guerre, à ceux qui proposeront aux Français l'exemple de la culture romaine triomphante des Barbares pendant tant de siècles : « N'y a-t-il pas un nouveau danger à mettre en parallèle le Paris du vingtième siècle et la Rome antique? » De quelque éclat qu'ait pu briller dans la civilisation la culture latine, c'est un moyen de s'affaiblir que de chercher entre ses forces magnifiques et nos forces triomphantes un rapport éternel. Rome fut ce qu'elle fut : un immense flambeau. Paris, la France et notre culture actuelles sont autre chose. La fleur française doit de la gratitude à ses racines latines : sentiment imprescriptible. Mais ne nous hypnotisons pas. Notre devoir n'est pas de nous apparenter, quelque fierté que nous en puissions tirer, à une culture gréco-romaine : notre obligation morale et matérielle est d'agir, dans l'Europe refaite par la guerre, comme des Français conscients de leurs devoirs de Français, face à une culture et à des dangers germaniques. M. Delfoux, auteur de l'ouvrage récemment paru *La Culture latine*, défend avec talent une thèse fort pieuse envers les sources pures où notre génie puisa. Son livre est bâti sur un plan généreux. Il séduira beaucoup, parce qu'il apporte une doctrine d'assimilation facile, appuyée sur la juste haine du *Deutsch*. Mais, tout en reconnaissant les mérites de ce livre, gardons la liberté de penser que le mépris de l'Allemand étant une chose entendue et sans retour, nous avons tout à gagner à ne pas nous aveugler sur la mission de prolonger dans le temps la culture latine : préoccupons-nous de la culture française, adaptée aux besoins du temps, et vivons, non pour l'amour du passé, mais pour notre salut dans l'avenir.

Ce n'est pas dans les ruines du Forum que la France de demain trouvera sa force régénérée et son sang nouveau; c'est à Douaumont et à Reims, aux marais de Saint-Gond et devant l'arc de triomphe, sauvé par la vaillance de nos enfants.

M. Biard d'Aunet n'est pas allé jusqu'à rechercher l'identité des cultures romaine et française, quand il a conçu, très pratiquement et en homme moderne, le plan d'après-guerre « pour remettre de l'ordre dans la maison ». Titre excellent. En fait, c'est ce qu'il faut : de l'ordre chez nous après le grand bouleversement. Voyez ces titres de chapitres : « Les conséquences économiques de la guerre »; « La représentation des intérêts français à l'étranger »; « Marine marchande et commerce maritime »; « Réorganisation de notre système colonial »; « Collaboration nécessaire entre le commerce, l'industrie, la finance et la science »; « De l'esprit d'organisation ». Voilà les idées d'un Français de 1916. Avec quelle force et quelle santé elles sont exposées! Chacun y peut trouver des armes et des moyens d'agir.

Le Courrier

TRIBUNAUX

A propos du pain de fantaisie

Devant la huitième chambre correctionnelle comparait, hier, un boulanger de l'avenue Kléber, M. Royer, inculpé de tromperie sur le poids du pain.

Le boulanger invoquait pour sa défense qu'un accord était intervenu entre la préfecture de police et le Syndicat de la boulangerie décidant que le pain de fantaisie serait vendu à raison de 72 centimes le kilo et qu'il devrait avoir le poids minimum de 348 grammes.

Et il ajoutait qu'une affiche apposée dans sa boutique annonçait à ses clients que le pain de fantaisie reviendrait à 72 centimes le kilo.

Le tribunal a estimé qu'aucune entente ne pouvait modifier la loi et les ordonnances préfectorales, et ce d'autant plus que M. Royer n'avait pas même respecté cet accord en vendant des pains d'un poids sensiblement inférieur à celui annoncé.

En conséquence, le boulanger s'est vu condamner à quinze jours de prison et 3.000 francs d'amende.

Toujours la cocaïne

Pour la première fois, hier, le tribunal correctionnel a appliqué la loi du 12 juillet 1916, stipulant que la fermeture de l'officine du délinquant pouvait être ordonnée pendant une période égale à la durée de l'emprisonnement.

M. Horcholle, pharmacien de la rue de Grenelle, avait vendu de la cocaïne sans ordonnance. Sa cliente, dit-il, l'avait supplié de lui vendre de la cocaïne pour apaiser ses souffrances.

Le tribunal n'en a pas moins condamné M. Horcholle à un mois d'emprisonnement et 1.000 francs d'amende. La pharmacie devra être fermée pendant toute la durée de la peine.

Une querelle au Palais

Nous avons rapporté la condamnation à 200 francs d'amende et 300 francs de dommages-intérêts que le tribunal correctionnel avait infligée à Mme Darbon, femme du commandant des gardes du Palais. Celle-ci, pour une question de fenêtre ou ouverte ou fermée, dans l'escalier conduisant à leur appartement respectif, s'était livrée à des violences sur la personne de Mme Colard, femme de l'appareilleur de la première chambre de la Cour.

Mme Darbon ayant fait appel, l'affaire venait, hier, devant la cour présidée par M. de Valles.

M. de Moro-Giafferi, de retour du front, se présentait pour l'appelante, et M. Poignard répliquait pour Mme Colard. La Cour a confirmé le jugement de première instance.

LA MODE

Pour le deuil

Les fêtes de la Toussaint viennent aviver les regrets laissés par les chers disparus. Le deuil est le triste uniforme de beaucoup de familles actuellement et il apporte avec lui l'obligation fastidieuse de penser à renouveler sa toilette, alors qu'on y a nullement l'esprit. Le « deuil correct » est parfaitement compris, depuis le voile jusqu'au mouchoir, dans quelques maisons spéciales, mais à des prix qui ne sont point à la portée de toutes les bourses. Il est très difficile de trouver, pour une somme pas trop élevée, des blouses noires, simples et pratiques, car il faut pour elles des façons assez différentes de celles des chemisettes de couleur.

Voici un modèle qu'il sera facile de faire reproduire; il est en cachemire de soie, en crêpe de Chine ou en voile noir. N'importe quel tissu mat souple peut convenir; on le garnit de crêpe anglais au col, au bas des manches et aux longs pans qui se nouent sur le devant de la blouse. Des jours à la main ou à la machine garnissent à la fois le crêpe et le tissu. On peut remplacer le crêpe anglais par du crêpe français, mais ce dernier ne fait pas suffisamment d'opposition avec le grain du tissu. Les blouses entièrement en crêpe font très deuil, mais sont moins pratiques à glisser sous une jaquette; elles sont aussi plus fragiles, bien que le crêpe souple qu'on fabrique aujourd'hui ne craigne plus l'humidité comme le crêpe d'autrefois.

Jeanne Farmant.



Blouse de cachemire noir garnie de crêpe.

Communiqués

Par ordonnance du préfet de police, la Bourse des valeurs sera fermée le jeudi 2 novembre.

Les membres de la Société des Victimes du devoir, des Travailleurs municipaux de la Ville de Paris se réuniront demain, à 2 heures 1/2, à la mairie du vingtième, pour se rendre au monument des Victimes du Devoir des Travailleurs municipaux et pour rendre hommage aux soldats alliés tombés au champ d'honneur.

Des services commémoratifs seront célébrés le 3 novembre prochain, à la mémoire des élèves et anciens élèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures tombés au champ d'honneur.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Le lundi 30 octobre 1916 marque une date dans l'histoire de la Comédie-Française pendant la guerre, la reprise, cette fois complète, du service normal. On avait bien ouvert au public les portes de la Maison les soirées des lundis de Pâques et de la Pentecôte, cette année; c'était à titre exceptionnel. Désormais — sauf les relâches pour des cas nettement définis, comme celui du jeudi 2 novembre, en hommage à nos morts — la Comédie donnera des représentations tous les soirs.

Pour le premier lundi, la Maison affiche son plus grand succès depuis 1871 : le *Monde où l'on s'ennuie*. La pièce d'Edouard Pailleron, créée le 25 avril 1881, était jouée pour la centième fois sept mois après, le 21 novembre; la deux centième avait lieu le 4 décembre 1882; la cinq centième à la fin de 1899. Ce lundi 30 octobre 1916, la Comédie donne la 756^e.

Je vous reparlerai des nouvelles interprètes de Suzanne de Villiers, de la Sous-Préfète et de Lucy Watson, après les avoir revues dans le troisième acte. Aujourd'hui, j'attire l'attention de l'Administrateur sur la question des doubles. M. Emile Fabre a prouvé qu'il était fermement décidé à appliquer les décrets. N'estime-t-il pas le moment venu de doubler tous les rôles du *Monde où l'on s'ennuie* en commençant par la duchesse de Réville? Mme Pierson, après avoir joué la comtesse de Cérin, en 1886, interpréta la duchesse dès le 12 septembre 1891, quelques mois après la mort de Céline Montaland, qui avait succédé à Mmes Madeleine Brohan et Lloyd. Depuis vingt-cinq ans, elle tient le rôle seule; ne pourrait-elle maintenant le partager avec une de ses camarades?

Emile Mas.

Les Matinées de demain. — En raison des fêtes de la Toussaint, une matinée exceptionnelle remplaçant celle de jeudi sera donnée demain mercredi dans les théâtres suivants : Comédie-Française, Opéra-Comique, 1 h. 1/2 ; Odéon, Trion-Lyrique, 2 h. 15 ; Antoine, Athénée, Ba-Ta-Clan, 2 h. 30 ; Bouffes-Parisiens, 2 h. 30 ; Châtelet, 2 h. ; Gymnase, 2 h. 30 ; Théâtre Michel, 2 h. ; Palais-Royal, Réjane, Renaissance, 2 h. 30 ; Sarah-Bernhardt, Scala, 2 h. 30 ; Variétés, 2 h. 15.

Au Châtelet. — Les *Exploits d'une petite Française* seront donnés aujourd'hui en soirée, demain en matinée et en soirée, la matinée du jeudi 2 novembre étant supprimée en raison de la fête de la Toussaint.

Aux Capucines. — A l'occasion de la Toussaint, le Théâtre des Capucines donnera demain mercredi, à 2 heures 1/2, une matinée de son grand succès, *Tambour battant*! revue de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier; le *Plumeau*, comédie de M. Maurice Hennequin, et *Pan! pan! au rideau*! le prologue de M. André Debourges avec toute la brillante distribution : Mlles Gaby Boissy, Mérindol, Reine Darns et Hilda May, MM. Berthez, Arnaudy, G. Battaille en tête.

Après-demain jeudi, jour des morts, relâche.

Au Théâtre de la Dauphine. — Rien ne pourrait traduire le succès de Libeau, le célèbre comique bruxellois, entouré de sa troupe du Théâtre du Bois-Sacré. Toute la colonie belge, en écoutant son acteur préféré, s'est réjouie de retrouver la verve gouailleuse des petits ketjes de Bruxelles, et le public parisien est vaincu par le rire irrésistible et sain qui, pendant les trois actes de *Zonnestag*, éclate à chaque réplique. Mercredi, dernière matinée pour les familles à 2 heures 1/2.

A l'Apollo. — M. Maillard, directeur de l'Apollo, vient de recevoir, pour être jouée dans le cours de la saison, une opérette en trois actes et quatre tableaux : *la Belle de Vendémiaire*, de MM. André Lenéka et Armand Foucher pour le livret et de M. Ernest Gillet pour la musique.

MARDI 31 OCTOBRE

Opéra. — Samedi, ballet *la Korrigane*, Brissés.
Comédie-Française. — A 8 heures, *la Course du Flambeau*.
Opéra-Comique. — A 8 heures, *le Jongleur de Notre-Dame*.
Lumière et papillons.
Odéon. — A 8 heures, *le Lion amoureux*.
Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.
Athénée. — A 8 h. 30, *l'Âne de Buridan*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Faisons un rêve* (S. Guity, Ch. Lyses).
Capucines (Gut. 50-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue; *le Plumeau*; *Pan! pan! au rideau*!
Châtelet. — Mardi et mercredi, à 8 heures; mercredi et dimanche, à 2 heures, *les Exploits d'une petite Française*.
Gymnase. — A 8 h. 30, *la Petite Dactylo*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de forges*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx*, l'Infidèle (dern.).
Th. Michel. — A 8 h. 45, *Une femme, six hommes et un singe*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Lemoiselle du Prince*.
Jeudi et dim., mat. à 2 h. 30. (Central 72-21).
Théâtre des Arts (Wagram 86-03). — A 8 heures, *la Seconde Madame Tanqueray* (Mme Berthe Dady). Matin. jeudi et dim.
Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça murmure*!
Cluny. — A 8 h. 15, *le Truc de la Bonté*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc.
Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*.
Trion-Lyrique. — A 8 h. 10, *François les Bas-Bleus*.
Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*.
Th. Sarah-Bernhardt. — Sauf lundi et jeudi, à 8 heures, *la Dame aux camélias*.
Théâtre de la Dauphine (56 bis, av. Malakoff — Passy 10-15). — A 8 h. 45, *Zonnestag* et Cte. Lebeau et sa troupe belge.
Scala. — A 8 h. 10, *la Dame de chez Maxim*.
Variétés. — A 8 h. 15, *Kit* (Max Dearly). Location Gutenberg 09-92. Matinées jeudis et dimanches.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-08). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Notre pauvre cœur*, com. dram. Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. Aujourd'hui, à 2 h. 20, mat. pop. à tarif red. Prog. spéc.
Omnia-Pathé. — *Flora le Modèle* (Napierkowska); *la Litière du cœur*; *Chaussures en tous genres*, etc. Bien d'autres vues complètent un programme du plus vif intérêt.
Vaudeville. — A 8 h. 30, *Crésus*.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui mardi, Saint QUENTIN.

NOUVELLES DES COURS

A Bucarest vient d'être célébré le quarantième anniversaire de S. M. la reine de Roumanie, qui a reçu à cette occasion d'unanimes témoignages d'affection de son peuple.
— S. A. R. l'infant don Luis d'Orléans-Bourbon est arrivé à Nice.

MARIAGES

— En l'église Saint-Jean-Baptiste de la Salle vient d'être béni le mariage de M. Francis Scola, lieutenant d'artillerie, fils du commandant et de Mme née de Peretti, avec Mlle Rougier, fille du général, ancien commandant du génie à Montpellier.
— Dans l'intimité vient d'être célébré, en l'église de Caudéran (Gironde), le mariage du sous-lieutenant Pierre Monestier du Sorbier, ingénieur, commandant une section d'automobiles, avec Mlle Marie-Henriette Mailly, fille du capitaine Pierre Mailly, glorieusement tué, et de madame, née Arnal.

NAISSANCES

— Mme Emile Defaucambergue, née Lahaye, a donné le jour à un fils : François.
— Mme Fernand Lair-Dubreuil vient de mettre au monde une fille qui a reçu le prénom de Françoise.

DEUILS

Morts pour la France :

ALBERT BICHAT, commandant, chef d'état-major de la 43^e division. — AUGUSTE GERIN, capitaine au 371^e d'infanterie. — JEAN-BAPTISTE-VICTOR DENEANNE, capitaine au 102^e d'infanterie. — JACQUES DE LAURISTON-BOUBERS, lieutenant de cavalerie, détaché au 66^e d'infanterie. — ROBERT POULIN, lieutenant au 15^e chasseurs à pied. — Docteur JEAN MACDINIER, engagé volontaire au 2^e d'artillerie de campagne. — LOUIS d'AMONVILLE, sous-lieutenant d'artillerie. — ADRIEN BOULET, sous-lieutenant au 201^e d'infanterie. — BARON OLIVIER DE SEISSAN DE MARIGNAN, sous-lieutenant de cavalerie, détaché au 4^e chasseurs à pied.

Nous apprenons la mort de : M. Germain Sée, soldat au 125^e d'infanterie (fils de M. et Mme Julien Sée, 5, aven. d'Eylan), décédé à Amiens des suites d'une maladie contractée au front ; De Donna-Maria Colonna, princesse de Stigliano, née duchesse Massimo de Rignano, femme du prince Prospero Colonna, maire de Rome, décédée à Ancône, à l'âge de cinquante-sept ans ; elle laisse trois fils, tous au front ;

Du R. P. Henri Théodat, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et de la plupart des grandes sociétés savantes de l'étranger, chevalier de la Légion d'honneur, né à Paris en 1844, ancien supérieur de la maison d'études de l'Oratoire, fondateur et directeur du Bulletin critique ;

Du docteur Duquesnel, ancien conseiller général de Roye, décédé dans cette ville, âgé de quatre-vingt-trois ans ;

De M. Emile Dubeau, ancien avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation ;

De Mlle Marie-Juliette Dutheil de Lamothe, décédée à Limoges à vingt ans ;

De Mme Baudens, femme du général Baudens ; son fils unique a été tué à l'ennemi ;

De M. Jules Morange, décédé en son domicile, rue Saint-Vincent-de-Paul, âgé de soixante-six ans.

Les orphelins de la guerre

Aujourd'hui mardi s'effectuera le départ d'un nombreux convoi d'orphelins de la guerre recueillis par l'Association nationale des orphelins de la guerre dans ses pouponnières et maternelles du Midi. A ce convoi se joindront les premiers enfants admis dans le vaste établissement que l'œuvre vient de créer, au bord de la Méditerranée, pour les orphelins débiles et pré-tuberculeux.

La semaine prochaine auront lieu deux nouveaux départs pour les colonies agricoles de Dampierre (Haute-Saône) et de Vendôme (Loir-et-Cher). Pour tous renseignements et inscriptions d'enfants, s'adresser à la Permanence centrale, 40, quai d'Orléans (4^e).

Faits divers

Victimes de leur devoir. — La nuit dernière, en voulant mettre fin à une rixe qui avait lieu passage de Joinville (19^e arrondissement), le gardien de la paix Alfred Beauhaire a été frappé violemment à coups de pied et de poing. Il a été reconduit à son domicile après avoir reçu les premiers soins à l'hôpital Saint-Louis.

Le docteur Tsakiris, demeurant rue de Flandre, qui effectuait une visite en compagnie du gardien de la paix, a été également blessé, mais moins grièvement.

Les inspecteurs du 8^e district recherchent les coupables. L'un de ces derniers, blessé d'un coup de couteau, a été interrogé à l'hôpital, où il est gardé à la disposition de la justice.

Les trous de Paris. — A 11 h. 1/4, hier matin, une excavation de 1 mètre de diamètre sur 40 centimètres de profondeur s'est produite boulevard des Capucines, à l'angle de la rue Louis-le-Grand.

— Dans l'après-midi, à 3 h. 1/2, la chaussée s'est subitement effondrée sur une circonférence de 1 mètre de diamètre et 1 mètre de profondeur, à l'angle de la rue du Havre et du boulevard Haussmann.

Les méfaits du vent. — Sous l'action du vent qui, hier, a soufflé, et parfois très violemment, une pierre, du poids de 2 kilogrammes, s'est détachée d'un motif ornant le sommet de l'hôtel Crillon, place de la Concorde, et est tombée sur le trottoir.

Les Sports

FOOTBALL ASSOCIATION

Les Parisiens battus à Lyon. — Une équipe sélectionnée lyonnaise de l'U.S.F.S.A. a battu, dimanche, à Lyon, par 4 buts à 1, l'Etoile des Deux-Lacs de Paris (F.G.S.P.F.). Ce match s'est disputé par une pluie battante, et, malgré cela, au milieu d'un nombreux public.

D'une façon générale, Lyon domina.

BOXE

Les poules mensuelles. — A l'école de boxe Maingnet se sont disputées dimanche les poules de boxe anglaise (scolaires et amateurs). Résultats :

Amateurs : Poids mouches : Débutants, demi-finale : Leblanc, vainqueur par abandon de Folley ; Boré, vainqueur aux points de Vernon. Finale : Leblanc, vainqueur par abandon de Boré.

Poids coqs : Débutants, finale : Delepiere, par forfait. Juniors, finale : F. Mitchell et Géo Mandrille font match nul.

Poids plumes : Débutants, finale : Mouginet, vainqueur aux points de Thépault. Juniors, finale : Yokelelmar, par forfait.

Poids légers : Débutants, demi-finale : Lulu, vainqueur par abandon de Conty. Finale : Payre, vainqueur par abandon de Lulu. Juniors, finale : Guisset, par forfait.

Poids mi-moyens : Débutants, finale : Léon Honel, par forfait. Juniors, finale : Marius, vainqueur par abandon de Pagmal.

Poids moyens : Débutants, finale : Jos. Grenier, par forfait.

Poids lourds : Débutants, finale : André Folch, par forfait.

Scolaires : Poids légers, finale : Jacques Pamar (Janson-de-Sailly).

Poids mi-moyens : Finale : Robert Alvarez (Ecole supérieure de commerce).

La Bourse de Paris

DU 30 OCTOBRE 1916

On ne s'entretenait aujourd'hui, en Bourse, que des résultats probables de la souscription à l'Emprunt, et bien qu'il soit matériellement impossible à l'heure actuelle de donner des chiffres précis, nul doute que ces résultats ne soient très satisfaisants. La fermeté a donc été quasi générale et la hausse a fait de nouveaux progrès.

Nos rentes restent, le 3 0/0 à 61,10, le 5 0/0 à 90. Aux fonds étrangers, les Russes sont diversement tenus : Consolidé 71 ; 1891, 59,40.

Parmi les établissements de crédit, notons la hausse du Lyonnais à 1.220.

Nos grands Chemins regagnent quelques fractions, l'Ouest à 695, l'Est à 810, le Midi à 950. Bonne tenue des lignes espagnoles.

En cuprifères, le Rio passe de 1.766 à 1.775.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79 ; Suisse, 111 ; Amsterdam, 239 ; Pétersbourg, 178 1/2 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 88 ; Barcelone, 592 1/2.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 124 1/2 ; cuivre liv. 3 mois, 119 1/2 ; électrolytique, 144 ; étain comptant, 182 ; étain liv. 3 mois, 183 5/8 ; plomb anglais, 31 ; zinc comptant, 51 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 32 d. 1/8.

Communiqués

Le Comité d'Agriculture de Beaune organise sa cinquante-troisième exposition annuelle des vins de la Bourgogne. Elle aura lieu le dimanche 19 novembre 1916.

Les cours-conférences du Conservatoire des Arts et Métiers auront lieu, à partir du 3 novembre prochain, tous les jours, à 17 heures.

Les mutilés ayant l'usage de leurs bras et désirant apprendre le métier de fourreur-pelletier peuvent s'adresser au directeur de l'Ecole Spéciale des Mutilés, place du Puits-de-l'Ermite, à Paris (5^e arrond.).

CAPSULES

DE

MORRHUOL

CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 31 OCTOBRE 1916

3

Pour le roi de Prusse !

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

PREMIERE PARTIE

La cloche du Vieil-Orme

CHAPITRE II

Un souvenir lui vint.

Aux vacances de l'année dernière, Emmanuel avait forcé André, non pas à dire, mais à laisser dire quelques poésies de sa composition, dont l'une, sur la « Cloche du Vieil-Orme », ralliait tous les suffrages.

La jeune fille reprit le gant de suède blanc, et se fit la question à laquelle une seule réponse s'imposait :

— Est-il à Gaston Bertholle ?... Est-il à André Delleville ?... Gaston Bertholle n'a pas la main plus forte que celle de mon frère... Donc, il est à André Delleville...

Son visage devint très grave, se ferma, pour ainsi dire ; un pli rapprocha ses sourcils lisses, bruns comme ses cheveux ; son teint mat paraissait fort pâle sous le reflet lunaire ; sa bouche se crispait légèrement.

Elle eut un geste, peut-être machinal, pendant

Copyright 1916 by Georges Maldague.
Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dra-

que sa pensée semblait lointaine : elle glissa la poésie dans son corsage et passa le gant dans sa ceinture.

Puis elle prit la mante qu'elle jetait sur ses épaules, le soir, lorsqu'il lui plaisait de faire un tour de parc ; et elle s'esquiva sans bruit, ne dérangeant personne, sa chambre se trouvant dans l'aile opposée à l'appartement de ses grands-parents, toute proche de la sortie, qui, par ce côté, donnait sur la forêt.

Quelques minutes auparavant, de l'autre tourelle, par une petite porte étroite tout à fait semblable, une autre femme, enveloppée également d'un manteau sombre, se risquait dehors.

Elle venait, après avoir emporté la clé de sa chambre, juste au-dessus du bureau du général, de descendre, avec d'innombrables précautions, un étage.

Puis, elle se glissa dans la futaie, s'arrêtant pour regarder les fenêtres du général, ouvertes tout à l'heure, maintenant hermétiquement closes. A la porte de la tourelle, Jacques de Saint-Priest parut.

Elle se dégagea du taillis, où elle venait de se jeter, reprit le sentier, et, comme si elle retournait tranquillement, se trouva face à face avec l'ingénieur.

— C'est vous, mon cher ami ? Où allez-vous ainsi ?

— Et vous, d'où venez-vous, belle dame ?

— Je n'ai pu résister au désir de respirer toute cette fraîcheur, d'aspirer tous ces parfums, de rêver au bord des étangs...

— Moi, je vais fumer un cigare sur la terrasse.

— Alors, cher, bonsoir ; je suis lasse...

Elle lui tendit sa main à baiser. Pendant qu'il tournait, en prenant à gauche, le taillis, elle revenait vers la tourelle.

Elle n'y rentra point, s'adossant au mur.

Lui, s'arrêta, puis, après avoir prêté un instant l'oreille, revint sur ses pas.

ment qu'il ne distingua point cette forme, qu'aucun mouvement ne trahit.

Mrs Edith Clearck remonta chez elle.

Une lampe de nuit, très voilée, brûlait au milieu d'un guéridon ; sur les fenêtres, les doubles rideaux, si soigneusement tirés qu'ils empêchaient certainement cette faible lumière de filtrer dehors.

L'Américaine s'approcha de la haute cheminée, glissa le bras sous le manteau et décrocha un récepteur téléphonique, qu'elle appliqua à son oreille.

Presque aussitôt, ce grésillement, comparé à un bruit de friture, annonçant une communication sur la ligne, y arrivait.

Elle écouta : on parlait.

Le murmure confus de voix montant d'en bas s'était tu. Lorsqu'elle enleva le récepteur de son oreille, il recommençait, sans qu'elle pût rien saisir.

L'ingénieur, en se retrouvant dans le bureau de son père, disait :

— Mrs Clearck revenait des étangs, c'est sa promenade favorite avant de se coucher... Personne qu'elle... elle est remontée dans sa chambre.

Le général demanda :

— A ton sens, avec cette fenêtre que nous n'avions pas fermée... nul n'a entendu du dehors ?

— Non.

— Haldemart m'a précédé pour une ronde dans les couloirs : personne non plus... Nous voilà descendus à un rôle de policiers... Des espions chez moi... je ne puis pas y croire, non !

— Moi non plus, mon général, appuyait le jeune capitaine.

— Mais en les attendant, ces preuves... ces preuves qui vont nous arriver... c'est l'angoisse, c'est l'incertitude...

La sonnerie téléphonique vibra.

Haldemart se précipita :

BEAUX MEUBLES MODERNES

Succession de M. Heber Lippmann, décorateur.
de Style XVIII^e Siècle
en bois sculpté, ciré, peint ou doré et en bois de placage ornés de bronzes
SIEGES — BRONZES — SCULPTURES
Céramique, Tableaux, Dessins, Gravures, Tapisseries d'Aubusson, Tapis d'Orient
Vente par suite de décès, Hôtel Drouot, salle 1, les 7 et 8 novembre, 2 heures, Exposition le 6.
Commissaire-priseur, M^e Ch. Dubourg, rue d'Alger, 8.
Supplément, M^e F. Lair-Dubreuil, rue Favart, 6.
Experts : MM. Paulme et Lasquin, 10, rue Chauchat ; M. J. Bataille, 57, rue des Mathurins.

LOCATION de MEUBLES pour toute la FRANCE

Installation complète
MEUBLES D'OCCASION et NEUFS Spécial. de Bureaux
GARDE-MEUBLE
Etablissements JANIAUD Jeune, 61, rue Rochecouart.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Les Veillées des Chaumières

JOURNAL des JEUNES FILLES et de la FAMILLE

COMMENCENT UNE NOUVELLE ANNÉE EN PUBLIANT

MIETTE et SON ONCLE

Délicieux Roman de Pierre PERRAULT, illustré par René LELONG

Courageusement

par M. de LACRETELLE



Anniversaires de Guerre

par José DEBIEUVRE

Durocher, le Héros de l'Ambulance, par E. LE MAIRE

Le NUMÉRO : 5 Centimes

EN VENTE AUJOURD'HUI

Chez les Libraires, Marchands de Journaux et dans les Gares.

Il paraît deux numéros par Semaine



A petit bruit, sans réclame tapageuse, les **Veillées des Chaumières** ont obtenu un succès considérable. On les lit partout, et plus encore au château que dans les chaumières. Elles ne donnent que de l'inédit. Romans, poésies, études, causeries, tout ce qu'elles publient intéresse et charme. Les **Veillées des Chaumières** sont la lecture favorite de la vraie famille française dont elles reflètent le goût délicat, les sentiments et les croyances.

Envoi Gratis et Franco de Numéros Spécimens.

ABONNEMENTS FRANCE et ALGÉRIE..... 6 fr. Avec Supplément de Modes chaque Samedi :
d'UN AN (104 N^{os}) ETRANGER et COLONIES... 7 fr. 2 fr. EN PLUS

HENRI GAUTIER, Editeur, 55, Quai des Grands-Augustins, PARIS

DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIÈRE SPIRALE EXTENSIBLE

1 2 3

La Seule en TROIS COURBES

Supprimant tout glissement.

1^{re} Qualité : Marque Or. 2^{me} Qualité : Marque rouge.
En Vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports.
Gros : La Touriste, Paris.

Maladies de la Femme

Toutes les maladies dont souffre la femme proviennent de la mauvaise circulation du sang. Quand le sang circule bien, tout va bien : les nerfs, l'estomac, le cœur, les reins, la tête, n'étant point congestionnés, ne font point souffrir.

Pour maintenir cette bonne harmonie dans tout l'organisme, il est nécessaire de faire usage, à intervalles réguliers, d'un remède qui agisse à la fois sur le sang, l'estomac et les nerfs. Seule la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

Les mères de famille font prendre à leurs fillettes la Jouvence de l'Abbé Soury pour leur assurer une bonne formation.

Les dames en prennent pour éviter les migraines périodiques, s'assurer des époques régulières et sans douleur.

Les malades qui souffrent de **Maladies intérieures, Suites de couches, Pertes blanches, Règles irrégulières, Métrites, Fibromes, Hémorragies, Tumeurs, Cancers**, trouveront la guérison en employant la Jouvence de l'Abbé Soury.

Celles qui craignent les accidents du **RETOUR D'ÂGE** doivent faire une cure avec la Jouvence de l'Abbé Soury pour aider le sang à se bien placer et éviter les maladies les plus dangereuses.

La Jouvence de l'Abbé Soury, 4 fr. le flacon toutes Pharmacies ; 4 fr. 60 franco. 3 flacons 12 fr. expédiés franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 289

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard

— Ecoutez... répondez... je n'irai que si c'est le colonel.

Comme l'officier prenait le transmetteur dernier modèle, servant à la parole aussi bien qu'à l'ouïe, Jacques de Saint-Priest saisissait le récepteur et l'appliquait à son oreille.

Debout, les mains appuyées sur le bureau, le vieillard les regardait.

Il les vit devenir si livides qu'il enleva presque brutalement le transmetteur au capitaine.

CHAPITRE III

Aislaine suivait l'allée de charmes menant directement aux étangs.

Elle était seule dans le silence, dans le calme d'une de ces nuits superbes de la forêt, où elle adorait promener sa jeune rêverie.

— Moi, disait tout à l'heure Lucie, sa petite femme de chambre, les arbres, avec leurs grands bras, ça me fait sauver !

Pourquoi cette réflexion naïve surgit-elle à l'instant où, avant de sortir de la charmille, au milieu de la pelouse autour de laquelle convergent les pièces d'eau, elle voyait l'orme se détacher dans toute sa force, ses racines tordues émergeant du sol, ses trois fûts énormes sortant du tronc ancestral, dans la direction des trois étangs ?

Et ce ne furent plus les vers de l'inconnu qui chantèrent dans sa tête, mais ceux qui, l'an dernier, étaient enlevés par son frère au carnet d'André Delleville...

Chaque strophe lui revenait tandis qu'elle regardait ce doyen des Ardennes chargé d'ans, évoquant tous les souvenirs, depuis Sully qui préconisait les plantations d'ormes dans les bois du royaume, depuis les « plaids de gentillesse et de courtoisie », les jeux sous l'ormel, autrement dit la danse, le chant et les concours de poésie, les séances de *gay savoir*, les réunions de justice, celles où les paysans venaient payer la dime, celles

où les chasseurs étalaient les dépouilles des animaux tués, jusqu'aux combats, aux carnages, jusqu'à la guerre de 1870, quand le vieux Guillaume I^{er}, de la terrasse des Trois-Étangs, répétait, en suivant la charge des cuirassiers sur le Calvaire d'Illly :

— Ah ! les braves gens ! les braves gens !

Elle en savait tous les détails, de cette résistance héroïque, folle, désespérée, la petite-fille du général, et quel souvenir, avec quelle idée de revanche, il attachait, lui, à ce qui restait de ce donjon, où plus d'une fois, au temps de Turenne et de Richelieu, la bataille avait été rude.

La Revanche !

Il la faudrait, elle viendrait...

L'agression était inévitable.

En face de l'arbre colossal dans le tronc duquel, entre les trois piliers géants, restaient les vestiges d'une Vierge taillée en plein bois, chapelle rustique où quelques passants mettaient encore des fleurs sauvages, Ghislaine de Saint-Priest, la fiancée, bientôt la femme de Francis-George Alber, se demanda si cette échéance n'allait pas arriver.

Au sommet, plus noir dans la lumière pâle, qui dégageait chaque branche et promenait son mystère sur les eaux glauques aux nénuphars blancs, elle apercevait la pointe d'un clocheton dont la base étroite, verdie de mousse, enserrée de lierre, semblait inhérente à ce vétéran du bois historique qui domine Sedan.

En un murmure intime ces vers lui revenaient, très nets :

O vieux orme au feuillage épais,
Centenaire de la Marfée,
Qui d'âge en âge vis passer
La faune de notre forêt,

Vieux orme, abri sûr et discret
Où s'égrenent les chants d'amour ;
Où tant d'aïeux couvrent toujours
Les vies frêles des oiseaux.

Ils sont partis, et tu demeures,
Les jeunes êtres enlacés
Sous ton ombrage protecteur,
Tout frémissant de leurs baisers !

La foudre vient raser ta cime ;
Maintes fois ta sève a coulé,
Et, puissante, de tes racines
A ton cœur elle est remontée.

Mais ta cloche n'a plus sonné,
Qui proclama tant d'hallalis !
L'airain joyeux n'a plus tinté,
Son lourd battant s'est endormi...

Elle attend dans son clocher fruste,
Ta cloche, orme de la forêt,
Qui sonna pour le roi de Prusse,
La Revanche !... avant de vibrer !

Ces derniers vers évoquaient ces Prussiens de 1870, dont ne parlaient guère que les vieillards et les gens d'âge mûr comme Perraud, le garde-chasse, enfant au moment de l'invasion, et qui grimpait dans l'arbre pour y entortiller aux branches la chaîne mettant en branle la cloche qu'un uhlan avait fait carillonner pour annoncer le roi Guillaume.

Il y avait, de cela, quarante-quatre ans. Adossée à un charme, à l'extrémité de l'allée touffue, Ghislaine demeurait sous l'impression de cet épisode, dont elle suscitait à toute occasion, étant petite, le récit par Perraud lui-même, qui y joignait bien d'autres détails, restés dans sa mémoire, sur la bataille de la Marfée — c'était de là que les Allemands bombardaient Sedan — et sur l'occupation ennemie.

La jeune fille allait prendre le chemin menant droit au vaste terre-plein gazonné, séparant les pièces d'eau morte entourées d'ajoncs, caressées par la chevelure des saules.

(A suivre.)

Le prince Alexandre de Serbie s'entretient avec un blessé



Les opérations sur le front de Macédoine se poursuivent avec acharnement, et, parmi les assaillants du front germano-bulgare, les Serbes, impatients de reconquérir leur sol natal, ne sont pas les moins ardents à la bataille. Au milieu d'eux, le prince Alexandre vit en soldat et en frère d'armes, partageant ses soins entre l'observation des premières lignes et l'organisation des services de secours à l'arrière. Ses rares moments de loisir sont consacrés à des visites à ses compatriotes blessés.